

# SOCIÉTÉ CHATEAUBRIAND

— La Vallée-aux-Loups —  
87, Rue Chateaubriand, 87  
CHATENAY-MALABRY (Seine)



## PETIT BULLETIN N° 5

Octobre 1953.

### Cinquante-quatrième réunion de travail

La cinquante-quatrième réunion de travail s'est tenue chez M. et Mme René Bouvier, 3, rue de l'Amiral-d'Estaing, Paris (16<sup>e</sup>), le dimanche 11 mars 1951, à 16 heures.

#### *Etaient présents :*

M<sup>mes</sup> Maurice-Amour, la comtesse d'Andlau, G. Batault, la comtesse Costa de Beauregard, la baronne de Beauverger, la comtesse de Boishüe, Bourdeau-Petit, R. Bouvier, la générale Buat, P. Clarea, la comtesse de Durfort, Marie-Jeanne Durry, Gascheau, la comtesse Henri de Gontaut-Biron, J. Granet, la comtesse Le Marois, Le Savoureux, R. Maria, D. Mayer, Moulinier, la comtesse Jean de Pange, Henry Rosier, Savigny-Vesco, A. Weil, Weiss; M<sup>lles</sup> F. Bassan, H. Baudry, Daremberg, Falcoyano, d'Haussonville, Lichtenberger, S. Patinot, de Saint-Romain, G. Strasser; MM. Const. Antoniadé, P. Bezançon, le D<sup>r</sup> Blechmann, R. Bouvier, Ph. Brossolet, E. Carré, M. Chalvet, R. Dollot, A. Gautier, Helleu, R. Lebègue, le D<sup>r</sup> Le Savoureux, M. Levailant, A. Littaye, Daniel Mayer, François Michel, Morel d'Arleux, le D<sup>r</sup> Négrié, A. Outrey, Ch. Pouthas, R. Rancœur, J. Sauvé, R. Tessonneau, A. Weil.

Le Président fait part du décès de M<sup>me</sup> M.-L. Pailleron, survenu le 12 février 1951. M<sup>me</sup> Pailleron, Vice-Présidente de la Société Chateaubriand depuis sa fondation, lui manifesta toujours un grand dévouement et accueillit, à maintes reprises, ses réunions de travail. Elle était la fille de Edouard Pailleron, le dramaturge bien connu, et la petite-fille de François Buloz, fondateur de la *Revue des Deux-Mondes*.

Son milieu familial, son entourage, la destinaient, dès sa jeunesse, à la carrière d'écrivain; ses activités littéraires, fort nombreuses et principalement consacrées au romantisme, nous ont valu les biographies de Pauline de Beaumont, de M<sup>me</sup> de Staël, de la vicomtesse de Chateaubriand et de George Sand, la publication du carnet de Sainte-Beuve à 16 ans, et les 4 volumes « François Buloz et ses amis », véritable historique de la *Revue des Deux-Mondes*. Le Président, au nom des Membres de la Société, exprime les regrets de tous pour la disparition de M<sup>me</sup> Pailleron.

Le Président signale :

a) La publication du *Petit Bulletin* n° 3 (12 p.), et celle du 2<sup>e</sup> *Cahier Chateaubriand*, qui est le texte du *Journal* que Chateaubriand a tenu pendant son voyage à Jérusalem (1).

Cette belle publication est due aux efforts réunis de notre cher et regretté Georges Moulinier, de M<sup>me</sup> Georges Moulinier et de M. Outrey, de M. Georges Collas, de M. Clarac, comme à ceux de M. Brossolet, éditeur, qui a su donner à ce travail d'érudition une présentation parfaite. Le complément de ce deuxième Cahier sera la publication en fac-similé de ce texte dont la lecture est extrêmement difficile et peut prêter à des discussions de détail. Mais ces pages, couvertes de la grande écriture plastique de Chateaubriand, ont la spontanéité d'un premier jet et nous font assister à la première impulsion du Génie (2).

b) La mise en circulation, par l'Administration des Postes, d'un timbre de 12 francs à l'effigie de M<sup>me</sup> Récamier, reproduisant la tête du portrait par Gérard, (centenaire de la mort de M<sup>me</sup> R. : 11 mai 1849).

Le Président fait part de la récente acquisition, par la Bibliothèque Nationale, des papiers de M<sup>me</sup> Récamier, conservés depuis sa mort, d'abord par M<sup>me</sup> Charles Lenormant, née Amélie Cyvoct, sa nièce et sa fille adoptive — et ensuite par les descendants de celle-ci.

Les pièces les plus importantes de la collection sont : les *trois cents lettres de Chateaubriand*, celles de M<sup>me</sup> de Staël (originales ou copies), celles de Ballanche, des Montmorency, du Prince Auguste de Prusse, le fameux serment par lequel ce prince s'engage à rester fidèle à M<sup>me</sup> Récamier, etc.

En fait, la plupart de ces documents sont connus depuis longtemps, publiés soit par M<sup>me</sup> Lenormant, soit par M. Herriot ou, plus récemment, par M. Beau de Loménie ou M. Levaillant. Mais ces publications pourront être complétées : c'est ce qui doit avoir lieu pour les lettres de Chateaubriand.

Jusqu'ici, il fallait aller les chercher dans cinq ou six volumes différents pour trouver des textes qui n'étaient pas toujours exacts. M. Levaillant, avec M. Beau de Loménie, va en donner une édition intégrale, revue sur les originaux (3).

Cette importante acquisition met à l'abri pour l'avenir un ensemble de documents qu'il aurait été déplorable de voir disperser; elle permettra peut-être de rendre un jour à cet ensemble sa véritable physionomie. On sait, en effet, qu'en 1895, après la mort de M<sup>me</sup> Charles Lenormant, les plus belles pièces furent mises en vente : entre autres, les manuscrits d'une partie des *Mémoires d'Outre-Tombe* (qui devinrent la propriété d'Honoré Champion), les lettres de Lucien Bonaparte et de Benjamin Constant à M<sup>me</sup> Récamier, etc., etc.

Par un heureux concours de circonstances, deux de ces recueils ont déjà trouvé refuge à la Bibliothèque Nationale : les lettres de Benjamin Constant, vendues en Suisse l'an dernier, et la copie, faite par M<sup>me</sup> Récamier, de la version primitive du début des M.O.T., léguée par Pierre et Edouard Champion.

Il faut souhaiter maintenant que d'autres pièces viennent rejoindre ces documents et que peut-être, un jour, les cinq gros volumes reliés en maroquin bleu sombre, et renfermant la quatrième partie des *Mémoires* corrigés de la main même de Ch., s'y ajoutent pour rendre à cet ensemble son lustre passé.

Le Président signale de nouvelles publications :

— La thèse de M. Rémy Tessonneau, *Joubert éducateur*, qu'il a bien voulu offrir à la Société, et qui met en œuvre beaucoup de documents inédits provenant des archives de la famille du Chayla et de la famille de Noailles (papiers de Molé) et des documents encore plus nombreux provenant des Archives

(1) Chateaubriand : *Journal de Jérusalem*. Notes inédites publiées par Georges MOULINIER et Amédée OUTREY (Lib. class. Eugène Belin), 1951.

(2) Ouvrage paru depuis : Chateaubriand : *Journal de Jérusalem*. Reproduction des notes manuscrites originales (Lib. class. Eugène Belin).

(3) Chateaubriand : *Lettres à M<sup>me</sup> Récamier*, recueillies pour la première fois et présentées d'après les textes originaux par Maurice LEVAILLANT et E. BEAU DE LOMÉNIE (Paris, 1951, Flammarion).

Nationales (M. Tessonneau prépare actuellement la publication de la correspondance de Joubert avec Pauline de Beaumont et avec Ch. et sa femme) (1).

— L'ouvrage de M. Georges Collas, *Les jours douloureux de la femme et des sœurs de Chateaubriand* (Annales de Bret., n° 1, 1949), dans lequel l'auteur a utilisé des documents appartenant à M. de Chateaubourg et publiés dans le Bulletin de la Société Ch., et une série d'autres documents, inédits, conservés aux Archives d'Ille-et-Vilaine. Il a ainsi pu retracer les années révolutionnaires marquées par des confiscations, des emprisonnements, et dans lesquelles Ch. avait sa part de responsabilité comme émigré.

— L'article de M. Fernand Letessier, *Chateaubriand et la Biographie de Michaud* (Revue d'Hist. Litt. de la Fr., oct.-déc. 1950). M. Levaillant avait déjà signalé cette biographie, à propos de Murat, et M. Letessier l'étudie en détail. Ch. s'est servi de la *Biographie Universelle* dirigée par Louis-Gabriel Michaud (frère de l'auteur des *Croisades*) et il y a puisé une quantité de renseignements concernant des personnages historiques, par exemple : Le Tasse, M<sup>me</sup> de Maintenon, nombre de personnages révolutionnaires. Comme l'a fait remarquer M. Levaillant, Ch. condense le texte dont il s'inspire, avec une *nerveuse concision*.

— La revue critique, par M. René Dollot (Revue d'Hist. diplomatique, 1949) des ouvrages inspirés par le Centenaire de la mort de Ch. Il rend particulièrement justice aux travaux de MM. Pouthas, Tapié et Clarac.

— L'étude de M. René Bouvier, *Les Destins de l'Espagne et la politique franco-espagnole d'après Chateaubriand* (Le Front Latin, n° 40, nov. 1939).

— La publication, par M. Armand Weil, de *L'édition critique d'Atala* (Lib. José Corti, Paris, 1950).

— M. Rémy Tessonneau présente des documents inédits, *L'éloge de M<sup>me</sup> de Beaumont par Joubert*. Il rappelle que Joubert, trois mois après la mort de M<sup>me</sup> de B. (4 nov. 1803) avait rédigé la première partie de l'*Eloge* et l'avait soumise au jugement de son frère Arnaud et du jeune Molé. La suite ne fut prêle que cinq mois plus tard et Molé critiqua vivement le style « plein de parure... si orné que je ne le trouve pas naturel »; affecté par ces critiques, Joubert supprima son *Eloge* dont il ne reste plus que quelques brouillons fragmentaires. Ils expriment bien l'affliction profonde que Joubert « garda pour lui seul ». « Je ne vous dirai rien de ma douleur — déclara-t-il à Chênedollé — elle n'est point extravagante, mais elle sera éternelle » (2).

Voici quelques extraits de ces brouillons inédits, conservés dans les Archives de M. Edouard du Chayla, descendant de Joubert; ils rappellent, de M<sup>me</sup> de Beaumont :

— *Son portrait et son caractère* : « ...M<sup>me</sup> de B. avait des agréments, mais elle ressemblait plus à une Muse qu'à une Grâce... Elle était peu faite en apparence pour la terre et née en effet pour le Ciel... » — « ...Cachant avec soin son savoir et ne laissant transpirer que son esprit... On eût dit que sa vie était composée d'éléments incompatibles entre eux et qui ne cherchaient qu'à se fuir... » « ...Elle aimait le mérite comme d'autres aiment la beauté. Elle n'osait pas le chercher, mais le remarquait avec soin et s'y attachait... » « ...C'est son esprit qui la fit vivre et son cœur fit tous ses plaisirs... »

— *La société qu'elle réunissait* : « ...Aucune des prétentions qui peuvent désunir les hommes ne se faisait sentir dans cet asile... C'était peut-être le seul rassemblement où l'on se fit sans y penser une occupation assidue de louer tout ce qui est louable. On n'y songeait qu'à ce qui est beau. André Chénier écrivit dans son cabinet ses pages dignes de Tacite et M. de Chateaubriand fit auprès d'elle, à la campagne, ses plus belles descriptions... »

(1) La petite thèse de M. TESSONNEAU était la *Correspondance de Joubert et de Fontanes*.

(2) Ces éclaircissements, rappelle M. Tessonneau, sont donnés par M. André BEAUNIER dans son livre : *Le Roman d'une Amitié*.

— *Son influence* : « ...Les arts lui devaient quelques soins dans les courts intervalles de ses prospérités premières, mais ce fut pour les protéger et les combler de ses bienfaits... »

— *Les sentiments de Joubert pour elle* : « ...Confidente de mes pensées, de mes erreurs, de mes écarts, de mes... A qui les dire, désormais ? de mes défauts, de mes travaux, de mes projets, de mes témérités anciennes et de ma sagesse tardive. A qui la montrer désormais ? Vous étiez pour moi le public... »  
« Son âme seule resta forte... »

— *La description de ses funérailles* (à rapprocher de celle de Ch., M.O.T., L. III, chap. 5, 2<sup>e</sup> partie). « Tous les Français qui sont à Rome y ont assisté vêtus de deuil. Quelques illustres étrangers... s'y mêlaient aux nationaux... Des voyageurs de toute terre s'y voyaient mêlés aux Romains. Tous ces personnages d'élite, hommes privés, hommes publics, simples citoyens, militaires, religieux de tout habit, ecclésiastiques de tout ordre, évêques, chevaliers de Malte, réunis dans le sanctuaire... Dans tout le reste de l'enceinte, une multitude sans nom... Au delà même de ces murs, des efforts perpétuels pour pénétrer dans le saint lieu... Enfin, dans un étroit espace... tous les peuples... tous les sexes et tous les rangs et tous les âges à genoux priant pour une jeune femme qui n'avait paru dans la vie que pour en souffrir tous les maux... Voilà ce que mes yeux ont vu dans cette triste matinée et ce qui a offert à mon cœur un spectacle plus magnifique même que celui de la veille (1). Mais Rome, seule dans le monde, pourrait en montrer de pareils... Ses cardinaux seuls ont manqué à toutes ces cérémonies et ne pouvaient pas s'y trouver; l'usage ne l'eût pas permis. Quelques-uns ont écrit des lettres où sont consignés leurs regrets. Il est beau de trouver ainsi et des amis et sa patrie à trois cents lieues de son pays... Mais je dois faire un autre aveu : c'est qu'il est beau d'être Français... Le char funèbre des Borghèse a porté son léger cercueil... On lui prépare un monument. J'en ai le dessin sous les yeux au moment où j'écris ces lignes et je vais vous le retracer (2).

A la lecture de ces brouillons de notes qui portent, selon les fragments, des dates échelonnées du 3 décembre 1803 au 30 janvier 1804, on peut se demander comment Joubert, qui n'était pas à Rome au moment des funérailles de Mme de Beaumont, a pu être renseigné avec exactitude, et pourquoi il s'exprime à la première personne. On pourrait supposer qu'il venait de recevoir le témoignage direct de Ch. — du moins pour la partie concernant les obsèques. Ch., en effet, s'en vient pour la première fois à Villeneuve en février 1804 et précisément à son retour de Rome (voir notre petit bulletin n° 4, p. 22). Mais les fragments de notes de Joubert, décrivant les funérailles, portent la date : lundi, 30 janvier [1804], qui semble antérieure à l'arrivée de Ch. à Villeneuve. D'après les M.O.T., Ch. a quitté Rome le 21 janvier. La rédaction de *l'Éloge de Mme de Beaumont* par Joubert doit-elle ou non quelque chose au récit fait par Ch. à son ami ?

Mme d'Andlau, détachant un passage de sa thèse complémentaire (3) et de sa thèse principale, en préparation (4), présente une première version, assez surprenante, de *l'épisode de Velléda*, qu'elle a retrouvée dans un texte inédit des huit premiers livres de *Martyrs*, donné par Chateaubriand à Mme de Vintimille. Dans cet épisode, Ch. semble faire allusion à des souvenirs personnels et ne craint pas de dépeindre les transports d'Eudore et de la druidesse sous des couleurs passionnées. Ce qui ne correspondait ni aux règles classiques de l'épopée que voulait être les *Martyrs*, ni au goût des convenances affiché à l'époque impériale. Sans doute les amis de Ch. le lui auront-ils fait observer. Mais, surtout, ils auront censuré ses descriptions amoureuses en lui rappelant

(1) Le cortège funèbre du samedi 5 novembre, à 7 heures du soir, la veille de la messe d'enterrement.

(2) Voir description dans Ch. M.O.T., éd. du Centenaire, T. II, app. I, § 5.

(3) Parue depuis : Chateaubriand - *Les Martyrs de Dioclétien* (version primitive inédite des *Martyrs*, Edit. crit. avec une introd. par B. d'ANDLAU (Lib. class. Eugène Belin), 1951.

(4) Parue depuis : B. d'Andlau — *Chateaubriand et les Martyrs : Naissance d'une épopée* (José Corti, 1952)

impitoyablement qu'il était l'auteur du *Génie du Christianisme* et que les *Martyrs* ne devaient pas être autre chose qu'une démonstration des théories littéraires émises dans ce pieux ouvrage. Et Chateaubriand s'inclina.

A propos de cet épisode, Mme d'Andlau rappelle la relation de Sainte-Beuve (1), « ...une larme roulait dans ses yeux... il dit qu'il essaierait de remanier... de faire mieux... mais qu'il ne l'espérait pas... », et pense qu'on s'est trompé en attribuant cette larme à la vanité blessée de l'auteur ou à son découragement. Elle la croit plutôt due à des raisons sentimentales. Selon elle, le sacrifice de cette page était d'autant plus dur à Ch. qu'il s'y était inspiré de souvenirs personnels. Plusieurs figures de femmes lui auraient servi pour créer le personnage de Velléda (2). Dans cette première version des *Martyrs de Dioclétien*, la druidesse possède les séductions et l'esprit de Natalie de Noailles, l'étrangeté de Lucile, la véhémence de Delphine de Custine, la tendre et maladroite résignation de Pauline de Beaumont. Mais, dans la version définitive des *Martyrs*, Velléda, qui conserve l'éclat de Natalie, la blonde chevelure de Delphine et les égarements de Lucile, perd la fragilité de Pauline. Entre temps, remarque Mme d'Andlau, Ch. s'était passionnément épris de Natalie de Noailles et n'aurait pu lui faire lire des pages où elle aurait peut-être reconnu une chère morte.

Pour le Dr *Le Savoureux*, un « mystère Velléda » subsiste. Il estime que ce personnage féminin est le plus vivant de tout l'œuvre romanesque de Ch. Il a peine à imaginer qu'elle ait été façonnée d'après les souvenirs de plusieurs femmes. Il suppose qu'il exista un modèle unique, et que celui-ci nous demeure encore inconnu.



## Cinquante-cinquième réunion de travail

La cinquante-cinquième réunion de travail de la Société Chateaubriand s'est tenue le 24 juin 1951, chez Mme la Comtesse de Boishüe, à Paris, 5, rue Le Tasse.

*Étaient présents* : Mmes M. Amour, la Comtesse d'Andlau, G. Batault, Baronne de Beauverger, Boiffard, la Comtesse de Boishüe, la Générale Buat, P. Clarac, la Comtesse de Durfort, M.J. Durry, Guyot, Le Marois, Le Savoureux, Mabboux, J. Martin, Ch. D. Mayer, Merzbach, Moulinier, la Comtesse Jean de Pange, A. Weil, Mmes Bassan, Daremberg, Frémont, d'Haussonville, Lichtenberger, Outrey, Patinot, de Saint-Romain, Strasser; MM. Baruzi, de Bertier, Boiteux, R. Bouvier, Ph. Brossolet, Carré, P. Clarac, R. Dollot, A. Gauthier, R. Guyot, Helleu, Ithier, le Dr Lacroix, Laroche, R. Lebègue, Le Mée, le Dr Le Savoureux, M. Levailant, Littaye, Mabboux, Ch. D. Mayer, Morel d'Arleux, le Dr Nègrié, Outrey, Pasquier, Pozzi, Rodriguez, Roth, J. Sauvé, Tapié, Tessonneau, A. Weil.

**Le Président annonce :**

— Dans l'ordre de la Légion d'honneur, la promotion de M. le Dr Lacroix (chevalier).

— Le prix Jean Blaizé, de la Société des Gens de Lettres, décerné à Mme Henri Rosier pour son ouvrage sur Saint-Colomban.

(1) *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*.

(2) « ...Si je les crée par amour (les « filles de son imagination »), je les défais par amour et l'objet unique et chéri que je présente ensuite à la lumière est le produit de mille infidélités... »

— La brillante soutenance de thèse de Mme d'Andlau en Sorbonne (16 juin 1951) : *Chateaubriand et les Martyrs — Naissance d'une épopée*. Le jury, présidé par M. Levaillant et composé de Mme Durry, de MM. Lebègue, Moreau et Verdun Saulnier, a estimé à l'unanimité que l'impétrante était digne de recevoir le titre de Docteur ès Lettres avec la mention *très honorable* (jugement entièrement ratifié par les nombreux membres de la Société Ch. présents à cette séance). La thèse complémentaire est déjà publiée. Elle forme le n° 3 des *Cahiers Chateaubriand* et a vu le jour grâce aux soins de M. Brossolet, à la Librairie Belin. Elle s'intitule : *Chateaubriand, Les Martyrs de Dioclétien*, version primitive et inédite des *Martyrs*, édition critique avec une introduction par la Comtesse d'Andlau. C'est la publication du texte d'un exemplaire unique, qui portera désormais le nom d'*exemplaire Vintimille*, et qui donne, du début des *Martyrs*, un état antérieur au voyage en Orient. Le commentaire est uniquement descriptif et critique. Mais cette austérité voulue laisse fort bien apparaître tout l'intérêt du document : on aperçoit les *Martyrs* commencés comme un roman, et devenus une épopée, le personnage de Velléda incarnant plus encore Mme de Beaumont que Mme de Noailles, des descriptions de la Crète que Ch. remplacera par celles du Péloponèse, parce qu'il aura parcouru cette région... Ce document apporte une contribution inestimable à l'étude de la création littéraire chez Chateaubriand.

La thèse principale, reprenant les éléments fournis par l'*exemplaire Vintimille*, montre d'une manière très vivante et avec une psychologie très fine et très avertie comment tous ces changements se sont faits et comment — de même que les *Natchez* dix ans auparavant — les *Martyrs*, de roman, se sont transmués en épopée, comment le merveilleux a été introduit, comment la partie autobiographique a perdu de son importance, comment la bataille des Francs s'est développée, etc. mais aussi comment nous avons une grande œuvre un peu guindée, au lieu d'une confidence romanesque. Cette thèse principale, inséparable de la thèse complémentaire, doit être publiée prochainement (1).

Le Président et M<sup>lle</sup> Daremberg signalent des ouvrages et articles consacrés à Chateaubriand :

— Carlo Bronne, de l'Académie (belge) : *Le sceptre et la plume : Chateaubriand roi des Belges* (« Le Soir », Bruxelles, 31 mai 1951). Ce petit travail, fait d'après les comptes rendus parlementaires de janvier 1831 n'ajoute rien aux recherches déjà faites par M. de Granges de Surgères et publiées naguère dans notre bulletin, ni à la note que M. Levaillant a mise à son édition des M.O.T., recherches inspirées par ce passage des *Mémoires* : « Dans un village de Belgique, j'ai eu quatre voix pour monter au trône qu'occupe le gendre de Philippe. »

— Alessandro Bocca : *Il Palazzo del Banco di Roma* (luxueux in-4° illustré publié à Rome chez l'éditeur Sladerini). C'est l'histoire du palais Simonetti, situé sur le Corso, et où siégea l'Ambassade de France pendant une partie du XVIII<sup>e</sup> siècle et sous la Restauration. Un chapitre entier est consacré à Chateaubriand. Il n'apporte rien de nouveau, mais il est bien informé, l'auteur ayant puisé dans les lettres à Mme Récamier et dans l'ouvrage de Mme M.J. Durry.

— M. G. Roger, docteur ès lettres de l'Université d'Alger : *Situation du roman régionaliste français* (Paris, Jouve, 1951, 63 p. in-12). M. Roger fait état d'un texte où Ch. Le Goffic qualifie René de « premier roman régionaliste » et où il déclare : « René paraît et le voile tombe qui nous cachait la Bretagne, et avec elle toute la terre de France. » (Car, pour Ch. Le Goffic, le régionalisme représente la revanche du fonds celtique sur le fonds gréco-romain.) Mais M. Roger observe, assez justement : « Peut-on prétendre sans exagération que René soit un roman régionaliste ? Sans doute, Ch. aimait sa Bretagne au point de la porter en soi et nul ne conteste qu'à ce point de vue il ait influé sur la sensibilité française. Cependant, son dessein initial ne fut pas de faire revivre son pays, mais de s'exprimer soi-même comme unique sujet et objet de ses œuvres. Son triomphe, c'est le *lyrisme personnel* où l'expression du pays n'apparaît que comme composante d'une personnalité constituée de bien d'autres éléments et jamais comme primordiale... »

(1) Parue depuis; voir p. 4, note 4.

— M. A. Danjon : *Chateaubriand, Stendhal et la Lune* (Note récente parue dans le Bulletin de la Société Astronomique de France). M. Danjon a lu, dans l'édition du Centenaire, la note par laquelle M. Levaillant nous apprend que la fameuse description de la lune s'abaissant sur la flèche des Invalides à 6 heures du matin, le 16 novembre 1841, au moment où Ch. achève ses *Mémoires*, est une description astronomiquement fautive, car ce jour-là la lune s'était couchée beaucoup plus tôt. Mais M. Danjon a tant de fois vérifié, dans les M.O.T., des clairs de lune datés sans avoir jamais trouvé l'auteur en défaut, qu'il accuse ici le copiste ou le typographe d'avoir mal lu, et propose la date du 1<sup>er</sup> novembre où tous les éléments de la description se trouveraient exacts. Hypothèse invérifiable, en l'absence de tout manuscrit. Mais il n'en faut pas moins prendre acte de ce brevet d'exactitude décerné, par un spécialiste, à un auteur qui n'est pas habitué à recevoir de pareils témoignages.

— M. Jacques Voisine : *Le Volcan de René* (French Studies, avril 1951). On se souvient que M. Raymond Lebègue avait montré, dans une revue florentine (*René sur la bouche de l'Etna*, « Revista de litterature moderne », mars-juin 1948), dans quel voyageur anglais (Brydone) Chateaubriand avait trouvé la description de la Sicile vue par René du haut de l'Etna. M. Lebègue attribue à la lecture de cet ouvrage (publié en 1773 et traduit en français en 1776), la comparaison que Ch. fait du panorama avec une carte, le déroulement au loin et l'exemple des méditations philosophiques au sommet d'un volcan. M. Voisine prend l'Etna par un autre biais. Il rappelle que MM. Chinard et A. Weil s'accordaient pour reconnaître qu'un passage de l'*Abufar* de Ducis a inspiré la méditation de René sur l'Etna. La méditation, sans doute, mais pas le décor, remarque M. Voisine. Il n'empêche que sur ce dernier point, M. Voisine trouve encore à Ch. un autre prédécesseur : l'auteur inconnu des *Lettres d'une religieuse italienne et d'un gentilhomme anglais*, publiées à Londres en 1781, en anglais, et présentées comme traduites de J.-J. Rousseau. Le héros se livre, au bord du cratère du Vésuve, à une songerie d'un romantisme échevelé et souhaite — déjà — « être emporté et consumé par les ruisseaux brûlants... » Ch. n'aurait donc pas inventé, non seulement le volcan, mais encore le « volcan état d'âme ». Reste à savoir s'il a lu les *Lettres d'une religieuse italienne*. M. Voisine pense qu'il y a de grandes chances pour cela, d'une part parce que le vif succès obtenu par ce petit roman n'était pas épuisé à l'époque du séjour de Ch. en Angleterre, d'autre part parce que l'attribution à Jean-Jacques n'aura pas manqué d'éveiller sa curiosité. S'il en est ainsi, nous possédons une « source » supplémentaire du volcan de René... si l'on peut dire.

M<sup>lle</sup> Patinot, descendante de Bertin aîné, présente deux billets adressés par Ch. à celui-ci, Directeur du *Journal des Débats* :

Chateaubriand à Bertin l'aîné — 16 mai 1834.

« Voici encore, mon cher ami, une importunité; il s'agit de faire remettre cette lettre de M. Pigal (1) au ministre de l'Intérieur par votre fils. Le pauvre jeune peintre demande du travail. *La faveur n'est pas grande*. Je vous ai recommandé Michaud (2). Michaud voudrait que M. Salvandy (3) se chargeât

(1) *Pigal* (1794-1873), peintre et lithographe, exercé dans la caricature et les sujets grotesques, ne semble pas avoir laissé trace parmi ses contemporains.

(2) *Joseph Michaud* (1767-1839), historien, Académicien et Directeur de la *Quotidienne*, est surtout connu pour avoir fondé, avec son frère Louis-Gabriel, la *Biographie Universelle* en 52 vol. à laquelle ont collaboré toutes les célébrités du temps.

(3) *Narcisse-Achille, comte de Salvandy* (1795-1856), journaliste, homme politique, rédacteur aux *Débats* (où il pasticha Chateaubriand), devint député et Ministre de l'Instruction Publique.

de rendre compte des nouvelles livraisons du *Voyage en Orient* : il paraît que cela était arrangé entre Michaud et M. Salvandy. Me voilà au bout de ces grandes affaires, pour moi et pour vous rien de nouveau et sempre bene. Je vous embrasse. »

Ch. était en rapports assez froids avec la Monarchie de Juillet et se servait volontiers de son ami pour obtenir les faveurs des pouvoirs publics.

Voici le deuxième billet (non signé) de Ch. à Bertin l'aîné :

Jeudi matin.

« Mon cher ami, voilà un article que j'avais promis depuis longtemps pour la Duchesse de Devonshire. Si vous avez de la place, faites-le passer. Votre frère vous dira nos conclusions d'hier. Je vous verrai demain. Tout à vous. »

Ce billet ne porte pas de millésime, mais pourrait être de 1824. En effet, le 9 avril, Ch. écrit à M<sup>me</sup> Récamier :

Paris, ce 9 avril 1824.

« Je reçois votre petit billet. J'apprends vos nouveaux chagrins. Quittez cette Rome si triste et revenez trouver vos amis. Voilà une lettre de Mathieu. »

Ces « nouveaux chagrins » se rapportent à la mort, survenue à Rome, le 30 mars [1824], de la seconde Duchesse de Devonshire, la vieille amie de M<sup>me</sup> Récamier, avec laquelle elle s'était liée à Londres en 1802 et qu'elle avait retrouvée à Rome. Voici ce qu'écrivait à ce sujet M<sup>me</sup> Lenormant :

« ...M<sup>me</sup> Récamier vit intimement la brillante duchesse de Devonshire, et sa belle amie Lady Elisabeth Forster, qui, plus tard, devait à son tour porter le titre de Duchesse de Devonshire. Cette dernière relation se continua : nous revîmes plusieurs fois à Paris la seconde Duchesse de Devonshire et son frère le Comte de Bristol; ils furent tous les deux au nombre des fidèles de l'Abbaye-aux-Bois, et lors du voyage à Rome de M<sup>me</sup> Récamier en 1824, elle y retrouva cette noble et aimable personne, devenue la protectrice des arts, et faisant aux étrangers les honneurs de cette Rome qu'elle avait adoptée pour patrie. »

(*Souvenirs et Correspondance de M<sup>me</sup> Récamier*, t. I, p. 101.)

Le rôle tenu par la Duchesse de Devonshire à Rome, et les liens d'amitié qui unissaient la défunte à M<sup>me</sup> Récamier expliqueraient la rédaction d'un article de Ch. pour les *Débats*. Nous n'avons pas trouvé trace de cet article.

M. Clarac présente, au nom de M. Jean Sargent, quelques textes inédits qui éclairent l'histoire des rapports de Chateaubriand et de Hugo. D'abord, une note de celui-ci datée de 1832 et retrouvée par M. Guillemin (le texte devrait en être vérifié : on s'étonne, en effet, que Hugo, si sûr de sa langue, ait pu à deux reprises employer transitivement le verbe *invectiver*) :

M. de Chateaubriand vieillit, par le caractère plus encore que par le talent. Le voilà qui devient bougon et hargneux. Le voilà qui invective, à côté de la monarchie de Louis-Philippe, les nouvelles écoles d'art et de poésie, le drame actuel, les romantiques, tout ce qu'un certain monde est convenu d'invectiver en certains termes. Le voilà qui mêle aux passions politiques les passions littéraires, le jacobinisme à l'opposition, les petites haines aux grandes. Triste chose qu'un lion qui aboie.

On sait que trois versions de la suite inédite de *Victor Hugo raconté* sont entrées en 1949 au Musée de la Place des Vosges. On y trouve relatée une piquante anecdote. Pendant l'été de 1833, le bruit courut que Ch., toujours à court d'argent, songeait à vendre l'Infirmier Marie-Thérèse. Hugo, qui villégiaturait alors aux Roches chez les Bertin, voulut aussitôt faire paraître dans les *Débats* une lettre non signée pour lancer l'idée d'une souscription destinée à racheter l'Infirmier : elle serait offerte à Ch., son nom serait gravé sur la façade, sa statue placée au fond de la cour. Hugo s'inscrivait lui-même, le premier, pour 500 francs. Bertin connaissait trop Chateaubriand pour penser que cette initiative serait de son goût : il semble, en effet, que lorsqu'il en fut informé, il la prit fort mal. La lettre ne parut jamais.

La partie inédite de *Victor Hugo raconté* contient aussi une relation de la visite académique que Hugo fit à l'Infirmier Marie-Thérèse lors de sa première candidature (au fauteuil de Lainé) en 1835. Gustave Simon a utilisé ce passage du manuscrit, mais sans le citer littéralement :

On traversait un salon; le cabinet de M. de Chateaubriand était à la droite de ce salon, en face de la chambre de sa femme. Victor fut introduit dans le cabinet et trouva Chateaubriand, comme il l'avait trouvé quinze ans plus tôt, assis devant sa table, toujours avec un pantalon de molleton gris, un madras sur sa tête; les cheveux seulement avaient blanchi, la tête s'était dégarnie. M. de Chateaubriand, en apercevant Victor Hugo, cette fois se leva; ils s'étaient en même temps éloignés et rapprochés : éloignés par les sentiments et rapprochés par la position...

Les paroles de Chateaubriand à Hugo sont rapportées différemment dans les trois versions; voici la plus pittoresque :

Je vous attendais, Monsieur Hugo; ayant appris la mort de M. Lainé, je pensais bien que vous viendriez me voir. Vous faites bien de vous présenter à l'Académie. C'est une bêtise; mais tous les hommes de génie l'ont faite. Racine et Corneille ont été de l'Académie; il ne faut pas leur donner un démenti. Le titre d'académicien en impose à la foule. Il faut que le génie ait ce petit cachet pour que l'on y croie. L'Académie n'a, du reste, d'importance, et n'en aura surtout pour vous, que parce qu'elle vous ouvrira la carrière politique... Je ne vous dis pas, Monsieur Hugo, que vous aurez ma voix, cela va sans dire. Tant que vous serez sur les rangs, je ne nommerai que vous. Je voterai pour vous au premier, au second, au troisième, au dixième tour de scrutin, s'il y en a dix. Je n'entends pas l'élection comme ces messieurs qui promettent leur voix à tous les candidats et tiennent parole à tous sans tenir parole à aucun. Je n'ai pas de ces arrangements de conscience... Ne vous dérangez donc plus, Monsieur Hugo, pour moi. Il me sera toujours agréable de vous serrer la main, mais cette espèce de visite officielle est superflue. »

Chateaubriand fut fidèle à sa promesse. Il vota pour Hugo en 36, en 39, en 40, en 41. Quand il mourut, Hugo voulut lui donner un successeur digne de lui. Avec Lamartine, il vota pour Balzac qui eut 4 voix en tout, contre 25 au duc de Noailles.

Au début de sa communication, M. Clarac avait abordé le problème de l'influence de Ch. sur Hugo. Elle ne fut pas seulement d'ordre littéraire. Hugo est tout nourri des écrits politiques de Ch. et de ses études de philosophie sociale. On en retrouve la marque dans tous ceux de ses écrits qui, au moins jusque vers 1840, se rapportent aux problèmes de l'heure. Ce n'est pas sans intention qu'en décembre 1819, dans le *Conservateur littéraire*, il rapprochait les noms de Montesquieu et de Chateaubriand. Très lucidement, il discernait en celui à qui sa haine de Decazes donnait figure d'*ultra*, un libéraliste libéral. Le 1<sup>er</sup> avril 1820, le *Défenseur*, organe de l'absolutisme, publie à la fois l'ode de Lamartine à Bonald intitulée *le Génie*, vieille de trois ans mais inédite (Bonald avait été l'oracle du salon de M<sup>me</sup> Charles), et un article hostile à Chateaubriand. Hugo, dans le *Conservateur littéraire*, riposte à la prose, en prose, et aux vers, en vers. Il salue l'auteur de la *Monarchie selon la Charte* pour son « chef » et son « maître »; à l'ode lamartinienne, il oppose une ode intitulée aussi : *le Génie* et dédiée à Chateaubriand. Qu'il s'agisse d'une réplique, on n'en peut douter : même titre, même rythme, thèmes analogues. Mais en Bonald, Lamartine célébrait le champion de l'absolutisme; en Chateaubriand, Hugo célèbre le champion de la Liberté. La comparaison des deux poèmes permet de saisir, à l'époque où ils bataillaient tous deux dans les rangs des cheveu-légers, la nuance exacte du royalisme de Chateaubriand et du jeune Hugo (1).

(1) Dans un article rédigé pour la « Revue de Paris », M. Jean SERGENT a traité d'une façon détaillée le sujet *Chateaubriand et Victor Hugo*.

M. Maurice Levallant communique trois lettres inédites de Chateaubriand à Mme de Montcalm.

— Ces lettres complètent celle que M. Levallant a publiée, dès 1936, dans *Chateaubriand, Mme Récamier et les M.O.T.* (voir p. 55). Elles proviennent également des Archives du Duc de Richelieu, appartenant à l'Université de Paris, et conservées à la Sorbonne.

Nommé par le Duc ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire à Berlin, Ch., à peine installé, en janvier 1821, écrivait à Mme de Montcalm, sœur du président du Conseil, et sa protectrice déclarée, une lettre pleine d'entrain et, sans qu'il y parût, la plus flatteuse qu'on puisse imaginer. La réponse un peu tardive de Mme de Montcalm parvint en Prusse dans les jours où l'Ambassadeur se lamentait sur la mort de son vieil ami Fontanes et s'inquiétait encore du mouvement révolutionnaire, survenu au Piémont, que l'Autriche allait écraser à Novare.

Il était allé à Potsdam pour y goûter trois jours de méditation et de solitude. C'est au retour de cette retraite qu'il répondit, non sans mélancolie, à Mme de Montcalm :

*Chateaubriand à Mme de Montcalm :*

Berlin, ce 3 avril 1821.

Je vous remercie mille fois, Madame, de votre aimable et obligeante lettre. Je ne voulais cependant vous écrire que quand je l'aurais pu faire sans vous attrister et lorsque j'aurais été capable de vous parler d'autre chose que de la mort de mon meilleur ami. La solitude où je vis a cela de malheureux, qu'elle laisse tous les sentiments peser sur le cœur. Qui se souvient encore à Paris de M. de Fontanes ? Qu'importe que la France ait perdu le seul talent qui lui restât, que toutes les bonnes traditions se soient ensevelies dans la tombe d'un écrivain illustre ? N'a-t-on pas la baisse des fonds, les cris des Chambres, les libelles, les changements de ministère pour s'occuper ? Les injures dites à la tribune ne sont-elles pas bien plus éloquents que les plus beaux vers du *Journal des Morts* ou de la *Chartreuse* ? Nous sommes dans la chaleur de l'action ; on ne comptera les morts qu'après le combat.

Vous êtes sans doute, Madame, bien rassurée maintenant sur les affaires d'Italie. Elles peuvent trainer quelques jours de plus ou de moins, mais le coup est manqué ; et ce qui pouvait être un grand mal peut devenir un grand bien pour l'Europe. Vous voyez ce que c'est que ces fiers révolutionnaires lorsqu'on a le courage de les mépriser et de les regarder en face. J'ai répété pendant quatre ans que nous n'avions à faire qu'à une poignée de misérables, et pendant quatre ans on m'a pris pour un fou. On trouve aujourd'hui que j'avais raison ; que cette justice soit stérile pour moi, j'y consens très volontiers ; mais du moins qu'on fasse à présent ce qu'il faut faire pour le repos et le bonheur de la France.

Vous m'ordonnez, Madame, de vous parler de Berlin ; j'arrive de Potsdam où j'ai passé deux jours seul. Je vous parlerai de Frédéric à la fin de ce mois, ou au commencement de l'autre, si l'on m'envoie le congé qu'on me promet, et dont ma santé, mes affaires et celles de Mme de Chateaubriand, ont grand besoin ; ce climat m'a fait beaucoup de mal.

Veillez, Madame, me continuer vos bontés ; je les mérite par la constance d'un attachement qui compte déjà bien des années.

Mes respectueux hommages à Madame votre sœur (1). Soyez assez bonne pour me rappeler au souvenir de Monsieur votre frère. J'ai écrit à votre illustre maître (2).

(1) Mme de Jumilhac.

(2) Peut-être A. de Humboldt ?

Cette lettre a été publiée, depuis, par M. Maurice Levallant, dans son ouvrage : *Chateaubriand - Lettres à Mme Récamier*, recueillies pour la première fois et présentées d'après les originaux par Maurice Levallant avec le concours de E. Beau de Loménie (Flammarion, 1952).

A la fin de cette même année, le Duc de Richelieu devait renoncer au pouvoir où Villèle, Montmorency et leurs amis le remplacèrent. Chateaubriand devint ambassadeur à Londres ; c'est là qu'il apprit la mort du Duc, survenue à Paris le 17 mai. Mme de Montcalm s'attendait sans doute à recevoir de Londres un billet de condoléances. Elle avait pris les devants en demandant à son amie Mme d'Orglandes, belle-mère du neveu de Chateaubriand, d'intervenir auprès de l'ambassadeur pour qu'il lui procurât un renseignement auquel, dans son deuil, elle attachait une sensible importance : n'existait-il point en Angleterre, et probablement à Londres, un portrait de l'homme d'Etat disparu peint naguère par Lawrence ? Après plus de quinze jours, elle n'avait encore reçu ni renseignements, ni condoléances. Faut-il s'étonner qu'elle ait adressé au défaillant une lettre de rappel, sans doute assez amère ? Chateaubriand allait-il convenir de son tort ? Voici sa lettre d'excuses, assez inattendue :

*Chateaubriand à Mme de Montcalm :*

Vendredi soir, 7 juin 1822.

Je ne mérite point du tout Madame le reproche que vous m'adressez. Vous ne m'avez sans doute écrit cette lettre que parce que Mme d'Orglandes ne vous a pas montré la mienne. Je lui disais que j'avais tenu cent fois la plume pour vous écrire, et que cent fois la plume était tombée de mes mains ; que je voulais laisser votre douleur se calmer un peu avant de vous offrir des regrets étrangers qui importunent, et les consolations d'usage qui ne consolent de rien. Je répondais à l'article du portrait : je disais que je ne savais pas s'il existait un portrait réel de votre respectable frère, mais que j'étais sûr qu'il existait un trait ou un croquis fort ressemblant fait par Lawrence et que j'avais vu chez le marquis de Londonderry. Depuis cette réponse, je n'ai rien pu découvrir. Les vacances de la Pentecôte sont venues : tous les ministres ont quitté Londres ainsi que le roi. Les voilà revenus ; je vais suivre cette affaire, et j'espère que nous réussirons. Le courrier part, je n'ai que le temps de vous dire que personne au monde ne prend plus part que moi à votre peine, et que personne ne sait mieux que moi ce que valait M. de Richelieu.

Agréez, Madame, mes tendres et respectueux hommages.

CHATEAUBRIAND.

Se peut-il excuses plus hautes, voire, plus proches de l'impertinence ?

Une lettre postérieure de plus de six années semble indiquer qu'entre Chateaubriand et son ancienne protectrice, les relations gagnèrent en aisance et en cordialité. Dans les premiers jours de 1829, ambassadeur à Rome, il reçut des lettres de quelques « personnes » plus ou moins assurées qu'il allait remplacer dans le ministère M. de la Ferronnays dont la santé donnait alors des inquiétudes. A Mme de Montcalm, il fit une réponse à la fois mélancolique et enjouée, évoquant ses propres soucis romains en ce début d'année : élever un monument au Poussin, lancer une souscription pour le tombeau du Tasse, ouvrir un champ de fouilles dans un « bien de moines » à Torre Vergata.

*Chateaubriand à Mme de Montcalm :*

Rome, ce 6 janvier 1829.

Je vous remercie de votre lettre, quoi qu'elle soit bien courte et bien contenue. Je veux vous souhaiter la bonne santé. Vieille coutume qui a quelque chose de cordial. Vous voulez que je fasse des romans à Rome ; et c'est précisément le pays de l'histoire ! Je me suis mis en harmonie avec les lieux ; j'élève des tombeaux ou je souscris pour des monuments. Peut-être commencerai-je bientôt une fouille. La ressemblance des hommes ne péril pas comme eux ; il y a plaisir à gratter la terre avec l'espérance d'en voir sortir quelque chef-d'œuvre. Mais je ne suis pas heureux à la loterie.

J'ai vu avant-hier le Pape (1) pendant plus d'une heure ; c'est un homme

(1) Léon XII, qui allait mourir un mois plus tard.

très distingué, très éclairé, et un prince plein de dignité et de grâce. Je crois que le monde entier est à Rome cet hiver; jamais on n'y a tant vu d'Anglais et de Français à la fois. Grand concert hier chez l'Ambassadeur d'Autriche; grand concert chez moi ce soir; bal chez Lady Meath après-demain; partie de chasse à Ostie vendredi, etc., etc., Lavinias, le pieux Enée, le bonhomme Latinus ont trouvé, dans leurs sépultures, une foule de bécasses, j'en suis bien convaincu. Que faites-vous, Madame, pendant ce temps-là en France? Vous tuez des ministres? Je n'en crois rien et jurerais que les ministres auront grande majorité.

Je compte demander un congé après Pâques, et arriver à Paris pour mes affaires et ma santé après la session. Mille hommages, Madame; les Alpes ne font rien à l'attachement que vous m'avez permis de vous vouer.

CHATEAUBRIAND.

Cet attachement dura jusqu'en 1832, où Mme Montcalm fut emportée par le choléra. N'aurait-il pas été plus profond si Chateaubriand n'avait pas eu des occasions de reprocher à cette femme spirituelle d'avoir l'esprit un peu « aigre », comme il le dit un jour à Mme de Duras? Et surtout si elle n'avait pas été la sœur de l'homme d'Etat, du « sot Duc » qui, en 1816, avait signé l'ordonnance de sa première disgrâce? Il ne se vengeait point d'une injure, mais il ne l'oubliait jamais.



### Cinquante-sixième réunion de travail

La cinquante-sixième réunion de travail s'est tenue chez M<sup>lle</sup> d'Haussonville, 5, rue de Constantine, Paris (7<sup>e</sup>), le samedi 15 mars 1952, à 16 heures.

*Étaient présents* : M<sup>mes</sup> Maurice-Amour, comtesse d'Andlau, Anglès, Batault, baronne de Beauverger, comtesse de Beauregard, comtesse de Boishûc, générale Buat, P. Clarac, comtesse de Durfort, M.-J. Durry, Falcoyano, Gascheau, comtesse de Gontaut-Biron, Granel, comtesse Le Marois, Le Savoureux, Mabboux, J. Martin, Ch.-D. Mayer, Moulinier, comtesse Jean de Pange, Henry-Rosier, Savigny-Vesco, A. Weill; M<sup>mes</sup> Bassan, Baudry, Daremberg, d'Haussonville, Joly, de Saint-Romain; MM. J. Baruzzi, R. de Billy, Boiteux, Bouvier, Brossolet, Cambon, Chalvet, Clarac, Dollot, Dyke-Noël, Alex. Gautier, Helleu, Ithier, Lacroix, Laroche, Lebreton-Grandmaison, Le Marois, Le Mée, Maxime-Leroy, Le Savoureux, Letessier, Littaye, Mabboux, D. Mayer, F. Michel, Morel d'Arleux, Outrey, Parra-Perez, Pichois, Roth, Ruellan, Sauvé, Sergent, Tessonneau, de Villaines.

Le Président fait part du décès du comte Clauzel, Ambassadeur de France, Membre de la Société depuis 1937, et de M. Fernand Jousselin, Membre du Comité Directeur depuis 1932;

— annonce les récentes promotions dans l'ordre de la Légion d'Honneur :

*Officiers* : M. Jean Baruzzi, Professeur au Collège de France; M. André-Jean Leroy, Proviseur du Lycée Condorcet; M. Jossierand, Conservateur à la Bibliothèque Nationale.

*Chevaliers* : M<sup>me</sup> Maurice-Amour; M<sup>me</sup> la baronne de Beauverger, M<sup>lle</sup> Marie Dormoy; M<sup>me</sup> Suzanne Patinot;

— signale : l'inauguration, à Savigny-sur-Orge, où se trouvait la maison de Pauline de Beaumont, d'une exposition Chateaubriand, le 19 avril prochain;

— l'ouverture, fin avril, au Musée Victor-Hugo, de l'exposition « Enfance et jeunesse de Victor Hugo », où figureront des souvenirs sur Chateaubriand (entre 1820 et 1828) et son buste, par David d'Angers;

— la disparition de la maison de Charlotte Ives à Bungay (Angleterre), détruite par un incendie le 12 février dernier. Cette jolie demeure, qui avait échappé aux flammes en 1668, fit l'objet d'une communication de M<sup>me</sup> la comtesse de Lapisse de la Mothe, en 1937;

— il faut déplorer aussi la démolition récente d'une vieille ferme des Ardennes belges, au lieu-dit « Trompe-Souris » où Ch., selon la tradition locale, passa la 5<sup>e</sup> nuit de son voyage vers l'émigration, ferme qui se trouvait à 1 km. de Bellevue (nom cité par Ch.). En allant de Bellevue à Zéro, Ch. traversa les bois de Grinchamps (où le rendez-vous de chasse existe encore), par la route Marie-Thérèse dite « route de Chateaubriand » depuis qu'il l'a illustrée par son passage. C'est exactement à Zéro, nous signale M<sup>me</sup> de Lapisse de la Mothe, que s'est passée la jolie scène des romanichels, racontée d'une façon si vivante au L. X, chap. I du T. I des M.O.T. (Ed. du Centenaire);

— attire l'attention des membres de la Société sur le prétendu portrait de « Chateaubriand par Girodet », actuellement exposé à la Galerie Charpentier (100 portraits d'hommes). Ce portrait ne peut représenter Chateaubriand : sa date (Rome, 1791), la physionomie et le costume du modèle démentent formellement l'attribution indiquée par l'exposant. Le *Figaro Littéraire* vient d'insérer une note du Président de la Société Ch., qui fait part de ces observations, et la réponse de l'exposant qui maintient l'attribution, mais sans preuves;

— signale la présence, à la réunion d'aujourd'hui, de M. Parra-Perez, Ambassadeur du Venezuela, Délégué à l'Unesco, auteur d'un important ouvrage sur le Général Miranda, libérateur de l'Amérique Latine, et qui a publié l'année dernière un livre sur les relations du Général de Miranda et de M<sup>me</sup> de Custine (1), qui complète heureusement son ouvrage de 1927 (2).

MM. Dollot et de Incontrera communiquent d'intéressants renseignements relatifs au passage de Ch. à Trieste.

*Chateaubriand à Trieste (29-31 juillet 1806)*. — On sait que lorsqu'il entreprit son célèbre voyage en Orient qui devait nous valoir *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Chateaubriand s'embarqua le 2 août 1806 à Trieste. Loin d'être le successeur de Stendhal dans la même cité, M. Dollot s'était jadis attaché à reconstituer le séjour de René (3) et le 22 juin 1942, devant la Société Chateaubriand, il avait procédé à une nouvelle mise au point du sujet.

Prenant la suite de ces deux travaux (4), un érudit triestin, M. Oscar de Incontrera a réussi à les compléter, en utilisant notamment un certain nombre de lettres inédites de nos représentants dans les ports de l'Adriatique séquestrées par les autrichiens au Consulat Général de France à Trieste lors de leur entrée dans la ville en 1813. Les plus intéressantes sont publiées en annexe de l'intéressante plaquette dont M. Dollot fait hommage au nom de l'auteur à la Société Chateaubriand (5). Elles ajoutent à ce que l'on savait déjà quelques heureuses précisions.

Se fondant sur les résultats acquis par M. de Incontrera, M. Dollot a repris une fois encore son étude. Tandis que l'historien triestin s'est placé sur le plan local, M. Dollot s'est attaché à faire la somme de tout ce qui concerne Chateaubriand à Trieste (6). L'emploi du temps, les entretiens avec le Consul

(1) C. PARRA-PEREZ : *Miranda et Mme de Custine* (Paris, Grasset, 1950).

(2) C. PARRA-PEREZ : *Delphine de Custine, belle amie de Miranda* (Paris, Excelsior, 1927).

(3) V. Le Correspondant : 10 novembre 1929; *En marge de l'Itinéraire : Chateaubriand à Venise et à Trieste (1806)*.

(4) V. le *Journal des Débats* des 23, 25 et 30 décembre 1942.

(5) *Chateaubriand à Trieste (29-31 juillet 1806) con un appendice del documento inedito sul Console Francese Seguler*, 80 p. in-8°, Trieste, 1951 (Extrait de « L'Archeografo Triestino » de 1951).

(6) René DOLLOT : *Chateaubriand à Trieste (1806)*, 1 broch. in-8°, 36 p. et un Erratum séparé. Paris, Pedone, 1952. Bibliothèque Internationale et Diplomatique.

Séguier nous sont rapportés, comme sont mentionnées les lettres à Bertin, à Joubert et à Fontanes écrites aux heures de loisir, comme est rappelé le célèbre article du *Mercur de France* du 4 juillet 1807 qui en provoqua la suppression et où se trouve évoqué le pèlerinage que fit à Saint-Juste Chateaubriand sur la tombe de Mesdames de France exilées (1).

A Séguier, le voyageur avait lu quelques pages des *Martyrs* dont il avait emporté le manuscrit. Sur la chrétienne épopée, une émigrée, comme le Consul de France, admiratrice passionnée de Chateaubriand, la comtesse de Pontgibaud devait un jour recevoir d'une amie, la marquise de Vilaine, sa correspondante parisienne, ces lignes désabusées, datées du 22 janvier 1810 : « On ne parle plus du tout des *Martyrs* : ils sont tombés à plat, et cela ne surprend pas ; à l'exception de quelques pages, tout y est ridicule, forcé, inconvenant et déplacé. »

Trieste, encore que Chateaubriand ne lui ait consacré que quelques lignes, ne représente pas une étape insignifiante de l'*Itinéraire*.

M<sup>me</sup> Henry-Rosier communique une lettre inédite de Chateaubriand à Rouget de l'Isle :

Paris, 29 Janvier [1825].

« Je vous remercie, Monsieur, d'avoir bien voulu m'envoyer vos *Chants Français*. Le mien ne méritait pas de trouver place dans votre recueil.

« L'Emigré et le Marseillais semblaient devoir être longtemps séparés. Mais le Roi Légitime a réuni tous les Français au pied de son trône, et d'ailleurs, Monsieur, un talent comme le vôtre fait des miracles.

« Recevez de nouveau, Monsieur, mes remerciements et l'assurance de ma considération distinguée. »

Signé : CHATEAUBRIAND.

(Ms 1441 F° 170, Bibl. de Besançon.)

Il s'agit de la célèbre romance *Le Montagnard Emigré* que Ch. composa « sur un air des montagnes d'Auvergne » et qui, publiée pour la première fois, paroles et musique, dans le *Mercur de France* mai 1806, fit l'objet de nombreuses transcriptions, imitations et parodies. C'est cette romance que chante Lautrec dans l'*Abencérage*.

Comme l'a signalé M<sup>me</sup> Maurice-Amour dans sa communication « Chateaubriand et ses musiciens » (27 juin 1948), Rouget de l'Isle fut le premier à composer, sur les vers de l'*Emigré Montagnard*, une mélodie originale. Audition en a été donnée lors de ladite communication et, le 14 novembre 1948, à Royaumont, pour le Centenaire de la mort de Chateaubriand (voir bibliographie musicale, Petit Bulletin n° 3).

Rouget de l'Isle, en janvier 1825, venait de faire paraître ses *Cinquante chants français*, dont il espérait que la publication, péniblement réalisée à force de souscriptions, lui procurerait quelques revenus. Il était alors âgé de 65 ans et quasi sans ressources : la *Marseillaise* et son auteur restaient, sous la Restauration, englobés dans une réprobation générale. Ce recueil comporte des airs et paroles de Rouget de l'Isle, et des airs du même sur des vers empruntés à des écrivains connus à l'époque : Millevoye, Nodier, André Chénier, Delavigne, enfin Chateaubriand lui-même. Rien d'étonnant à ce que R. de l'Isle se soit souvenu de l'écrivain qui, le premier, avait parlé de sa *Marseillaise* et avait flatteusement comparé son auteur à Tyrtée, dans l'*Essai sur les Révolutions* paru à Londres en 1797 :

« ...L'Hymne des Marseillais — écrit Ch. au chap. XXIII — n'est pas vide de tout mérite. Le lyrique a eu le grand talent d'y mettre de l'enthousiasme sans paraître ampoulé. D'ailleurs cette ode républicaine vivra parce qu'elle fait époque dans notre révolution. Enfin, elle mena tant de fois les Français

à la victoire qu'on ne saurait mieux la placer qu'auprès des chants du poète qui fit triompher Lacédémone. Nous en tirerons cette leçon affligeante que : dans tous les âges, les hommes ont été des machines qu'on fait s'égorger avec des mots... »

En note, après avoir donné la copie de l'Hymne, Ch. déclare :

« ...Je crois que l'auteur de cet Hymne s'appelle M. de Lisle... Ce n'est pas le traducteur des *Géorgiques*... »

Ce qui révèle que Rouget de l'Isle était moins connu que son œuvre.

Dans l'édition de 1826 de l'*Essai*, une seconde note suit la première :

« ...On voit par cette note combien les choses les plus connues en France étaient ignorées en Angleterre pendant la guerre de la Révolution. Ce n'est point la poésie, c'est la musique qui fera vivre l'hymne révolutionnaire. Pour couronner tant de parallèles extravagants, il ne me restait qu'à comparer le chant en l'honneur des libérateurs de la Grèce à l'épithète que les Français ont écrite à la louange de Marat... »

Entre l'*Emigré* et le *Marseillais*, les raisons de rapprochement — contradictoires en apparence — peuvent s'expliquer en partie. Rouget de l'Isle, révolutionnaire malgré lui (car il était royaliste de cœur et rêvait d'une monarchie constitutionnelle), se trouvait en porte-à-faux dans les deux régimes. Et Ch. nous a laissé entendre que si sa première œuvre le tira de l'obscurité, ce fut, en somme, par une certaine réprobation qu'elle souleva :

« ...L'*Essai* fit du bruit dans l'émigration : il était en contradiction avec les sentiments de mes compagnons d'infortune... »

La publication de la *Marseillaise* dans l'*Essai*, celle du *Montagnard Emigré* dans les *Chants Français* de R. de l'Isle, illustrent la célèbre déclaration de Chateaubriand :

« Gentilhomme et écrivain, j'ai été royaliste par raison, bourbonniste par honneur et républicain par goût. »

M<sup>me</sup> la comtesse d'Andlau, dans une communication dont nous ne pouvons donner ici qu'un résumé, étudie le voyage de Chateaubriand à travers l'Espagne au retour de Terre Sainte. On a beaucoup discuté pour savoir si Natalie de Noailles et le voyageur avaient visité Grenade ensemble et si le récit de l'*Abencérage* était entièrement œuvre d'imagination ou si le souvenir se mêlait à la fiction.

Nul jusqu'ici ne contestait la rencontre de l'Alhambra ; les contemporains y ont fait allusion (Sainte-Beuve, Marcellus, Villemain) ; la famille elle-même n'en douta pas : la nièce de Natalie, Mathilde de Laborde, fille de son frère Alexandre, n'écrit-elle pas : « Lorsque ma tante mourut, nous fûmes appelés... la mort seule dégagait sa pauvre âme de la prison où, depuis tant d'années, elle était ensevelie. Je témoignais le désir d'avoir quelque chose d'elle. Ma cousine (Léontine) trouva parmi les papiers quelques bijoux sans valeur et me donna une petite épingle en forme de grenade. Était-ce le souvenir de ce poétique rendez-vous qu'elle avait eu en Espagne, à l'Alhambra ? C'était une relique en harmonie avec l'attrait romanesque que j'avais ressenti pour cette personne si remarquablement douée, si tristement éteinte avant la mort. »

Or il y a quelques années une lettre de Natalie à sa cousine M<sup>me</sup> de Vintimille révélée par le comte Alex. de Laborde à la Société Chateaubriand et publiée dans le Bulletin 1931, n° 2, p. 64, a pu faire croire que Chateaubriand avait visité Grenade sans M<sup>me</sup> de Noailles. M. Marcel Duchemin en particulier (voir l'article reproduit dans son *Chateaubriand*, Vrin 1938, pp. 275 et ss) s'est efforcé de le prouver.

Voici le texte de la lettre de M<sup>me</sup> de Noailles : elle est datée d'Aranjuez, 18 avril.

« Vous savez sûrement déjà en détail des nouvelles de M. de Chateaubriand,

(1) M<sup>me</sup> Victoire était morte à Trieste le 7 juin 1899 ; M<sup>me</sup> Adélaïde, le 27 février 1800.



chers amis. Je veux pourtant en donner aussi. Il se porte bien, il est engraisé, un peu noir, mais aussi gai et aussi reposé que s'il n'avait rien fait. Il parle de Jérusalem comme de Montmartre; il veut aussi aller à Toboso parce qu'il trouve que cela va bien ensemble. Il a été à Grenade quoiqu'il ait un profond mépris pour l'Europe. Il doit passer ici dans deux jours; je ne l'y attends pas, car je suis si pressée de revenir que je ne puis retarder d'un jour; surtout lui n'ayant aucun besoin de moi, car il est si accoutumé à vivre avec des gens qu'il n'entend pas, à dormir par terre et à ne manger que des dattes et du riz, qu'il trouve l'Espagne un pays de superfluité. Je le crois content de son voyage; à Tunis il a vu les ruines de Carthage; ici il aura vu tout ce qui mérite son intérêt, Grenade et Cordoue.»

Cette lettre «révélatrice» selon M. Duchemin, montre que si Natalie se trouvait à Aranjuez le 18 avril elle n'avait pas pu «matériellement» visiter les salles de l'Alhambra avec Chateaubriand.

Il convient d'examiner la question sous deux aspects, l'un matériel, l'autre psychologique.

A l'aide d'une carte indiquant l'itinéraire suivi par Chateaubriand depuis Cadix et l'horaire possible, on peut admettre en se basant sur le *Journal de Julien*, que Chateaubriand aurait parcouru le trajet Cadix-Andujar (355 km. environ) le 9 et le 10 avril, à une allure rapide sans doute, mais conforme aux possibilités de l'époque puisque les courriers étaient tenus de faire un minimum de cent quatre-vingt-dix kilomètres par vingt-quatre heures; puis à cheval, en deux étapes, il serait arrivé à Grenade le 12 à quatre heures de l'après-midi — il en serait reparti le 14 pour regagner Andujar d'où en cabriolet il aurait repris la route de Madrid, cette dernière étape (300 km.) étant parcourue en six jours.

On sait d'autre part par Hyde de Neuville que Mme de Noailles avait passé la Semaine Sainte à Séville et que de là elle avait repris la route de Madrid, donc après le 30 mars (jour de Pâques).

Deux hypothèses se présentent : ou bien Chateaubriand a rejoint Mme de Noailles entre Séville et Andujar en un point difficile à préciser, et en raison de la rapidité avec laquelle il a effectué cette partie du trajet il n'aurait pu rester auprès d'elle que quelques moments ou bien il l'aurait retrouvée à Grenade; car, à la nouvelle du débarquement qui lui serait parvenue par les courriers, Natalie serait retournée y attendre le voyageur, projet établi depuis longtemps comme le montre une lettre qui sera lue tout à l'heure. Eprise de la ville des Maures, elle aura voulu en montrer les beautés et serait ainsi à l'origine d'un enthousiasme qui se traduira par la nouvelle célèbre : le *Dernier des Abencérages*.

Si Mme de Noailles était avec Chateaubriand à Grenade le 13 et avait quitté la ville le même jour que lui, il est matériellement impossible, a-t-on prétendu, qu'elle se soit trouvée à Aranjuez le 18 avec quarante-huit heures d'avance.

Cette impossibilité ne paraît pas évidente car des lettres inédites adressées à son frère nous apprennent que Natalie, intrépide voyageuse, avait visité une partie de l'Espagne à cheval et qu'elle possédait son propre cabriolet; elle pouvait donc faire à cheval comme Chateaubriand, et avec lui, le trajet de Grenade à Andujar, où elle serait arrivée le 15 au soir; elle aurait ensuite effectué le trajet Andujar-Aranjuez (224 kilomètres) en deux jours.

Si l'on n'admet pas la rencontre à Grenade, où Mme de Noailles et Chateaubriand se seraient-ils revus? Ce ne pourrait être qu'entre Séville et Andujar. Or c'est ici que les éléments psychologiques doivent être pris en considération.

Il paraît invraisemblable que le voyageur qui demandait «des vents pour cingler plus vite» ait entrevu un instant celle vers laquelle convergeaient ses pensées pour la quitter aussitôt, faire sans elle le détour de Grenade et ne la retrouver que douze jours plus tard. Comment au contraire ne pas remarquer un contraste entre la hâte avec laquelle la première partie du voyage a été accomplie (Cadix-Andujar, 335 kilomètres en 2 jours) et la lenteur de la seconde (Andujar-Madrid, 330 kilomètres en 6 jours), et y voir la preuve que Chateaubriand aurait voyagé à bride abattue pour rejoindre Natalie et aurait ensuite ralenti son allure pour permettre à celle qui redoutait les commérages d'arriver seule à Madrid? Car une lettre peu connue écrite auparavant par Natalie à son frère montre qu'elle tenait à sauvegarder les apparences.

«J'ai reçu des nouvelles (ne parle de ceci à personne) de M. de Chateaubriand. Il me mande qu'il va traverser le Péloponèse par terre et que s'il trouve une occasion pour venir débarquer en Espagne, il passera par Grenade pour retourner en France. Tu sais qu'il avait déjà ce projet-là, lorsque nous en parlions à Méréville avec lui. Je serais très fâchée qu'on sût cela dans la société; ni même que j'en ai des nouvelles, parce que, par jalousie, on en ferait des caquets et que je ne souhaite rien tant que d'être oubliée du monde entier. Je ne compte pas beaucoup sur son arrivée parce qu'il y a peu d'occasions pour ces ports-cy dans le levant. D'ailleurs quand même il passerait, il ne resterait pas et je le laisserais reprendre seul la route de Madrid, où il ne me conviendrait pas d'arriver avec lui.»

Cette lettre explique le ton volontairement détaché de la lettre d'Aranjuez destinée à éviter les «caquets» de la famille et des amis et permet de supposer que Chateaubriand avait volontairement laissé Mme de Noailles prendre une certaine avance entre Andujar et Aranjuez, dernière étape avant Madrid : d'où la lenteur avec laquelle il accomplit cette deuxième partie du voyage.

En résumé, si l'on n'a pas jusqu'ici une preuve permettant d'affirmer que François René et Natalie aient erré ensemble dans le palais de l'Alhambra, aucune impossibilité de date ou d'horaire ne s'y oppose; en revanche toutes les raisons psychologiques penchent en faveur d'un rendez-vous romantique en souvenir duquel Chateaubriand aurait offert à Mme de Noailles un bijou en forme de grenade, tradition orale transmise aux descendants de Blanca; ce bijou conservé par eux au château de Mouchy leur fut malheureusement dérobé au cours de la dernière guerre.»

Mme M.-J. Durry annonce ensuite qu'un document inédit semblant infirmer les conclusions de Mme d'Andlau sera prochainement révélé.



## Cinquante-septième réunion de travail

La cinquante-septième réunion de travail s'est tenue chez M. J. Pasquier, 5, rue Frédéric-Bastiat, Paris (8<sup>e</sup>), le dimanche 30 novembre 1952 à 16 heures.

*Etaient présents* : Mmes Maurice-Amour, comtesse d'Andlau, Anglès, Batault, baronne de Beauverger, Boiffard, comtesse de Boishüe, générale Buat, Chevreux, Clarac, Cognacq, comtesse de Dürfort, M.-J. Durry, Gascheau, Granet, Le Savoureux, Littaye, Mabboux, René-Maria, Ch. Mayer, Merzbach, Moulinier, Henry-Rosier, Savigny-Vesco, G. Valliès, J. Weiss; Mmes Bassan, Frémont, d'Haussonville, Joly, de Saint-Romain; MM. Bautier, Bedel, de Bertier, P. Bezançon, R. de Billy, Boiteux, Bouvier, Cambon, Chalvet, Clarac, Dollot, Dyke-Noël, Lacroix, Laulan, Lebègue, Lebreton-Grandmaison, Le Mée, Maxime Leroy, Le Savoureux, Littaye, Ch. D. Mayer, Maugras, Moulin, Négrité, Outrey, Pasquier, Pichois, Pozzi, Rain, Rancœur, Ribière, Roth, Sauvé, Sombart, Suffel, Tapié.

Le Président fait part du décès de Mme Armand Weil qui fut la fidèle et dévouée collaboratrice de son mari; du décès de M<sup>lle</sup> Marthe Laeloche, femme de lettres, membre de la Société depuis 1934, et qui ouvrit si souvent sa demeure à nos réunions de travail; enfin, de la perte irréparable que représente la disparition de M<sup>lle</sup> Hélène Daremberg, Archiviste et Bibliothécaire de la Société, membre du Comité depuis 1933.

### NOTICE NECROLOGIQUE

Hélène DAREMBERG (16 octobre 1891-3 juin 1952)

En août 1923, M<sup>lle</sup> Hélène Daremberg consentait, sur le conseil d'un oncle, à venir se reposer à la maison de santé de la Vallée-aux-Loups. Elle n'avait

accepté ce séjour que pour deux semaines, « pas un jour de plus ». Elle y resta vingt-neuf ans.

Sa santé rétablie, il fallait lui trouver une occupation qui lui convînt. L'expérience montra qu'il était préférable de l'orienter vers les écrits, plutôt que vers les personnes. La Société Chateaubriand était en voie de formation, la bibliothèque et le Musée de la Vallée-aux-Loups s'enrichissaient chaque jour. Orpheline et indépendante de fortune, Hélène Daremberg put s'y consacrer tout entière et s'adapta immédiatement aux fonctions de secrétaire, de bibliothécaire et d'archiviste, avec une compétence telle qu'on eût pu croire à une formation universitaire, alors qu'elle ne possédait aucun diplôme ou titre.

Il faut certainement ici faire intervenir des dons héréditaires, pour expliquer cette aptitude innée à la science bibliographique. Elle était la petite-fille de Charles Daremberg, qui fut tour à tour bibliothécaire de l'Académie de Médecine, de la Bibliothèque Mazarine, Professeur au Collège de France, Membre de l'Académie de Médecine, titulaire de la chaire d'Histoire de la Médecine à la Faculté de Paris. Ami de Littré, de Renan, de S. de Sacy, fidèle collaborateur du « Journal des Débats », il pouvait mettre, à la disposition des philologues et des lexicographes de l'Europe, son immense érudition, aidant ainsi à l'éclaircissement des textes les plus obscurs. Il avait entrepris à lui seul l'œuvre colossale de reprendre, dès l'origine, l'histoire de la médecine, en se servant des textes mêmes. Enfin, auteur avec Saglio de l'ouvrage demeuré classique, le *Dictionnaire des Antiquités grecques et latines*. Son fils, le docteur Georges Daremberg — le père d'Hélène D. — fut un phthisiologue estimé, rédacteur du feuilleton médical du « Journal des Débats ».

Hélène Daremberg devint bientôt une spécialiste de Chateaubriand connue de tous les chercheurs. Servie par une mémoire irréprochable et un esprit de remarquable précision, elle était devenue une source d'information très sûre, pour les érudits de France et de l'étranger soucieux de renseignements qui touchent à Chateaubriand et son époque.

Elle était la cheville ouvrière des réunions de la Société et de la publication de son Bulletin. Enfin, on se souvient du rôle prépondérant qu'elle joua dans l'organisation à la Bibliothèque Nationale, de l'Exposition du Centenaire de la mort de Chateaubriand, comme aussi de la rédaction parfaite de son catalogue, modèle du genre.

Malheureusement trop modeste et désintéressée, elle travaillait beaucoup pour les autres et trop peu pour elle-même. On le regrettera d'autant plus qu'on se souviendra des rares communications qu'elle fit aux réunions de la Société et de ses interventions, toujours si pertinentes : sa biographie de Lucile (11-XII-1932) reste un modèle de ce qu'il serait souhaitable d'établir pour une chronologie de Chateaubriand; le déchiffrement complet de pages conservées à Carnavalet qui avait rebuté tous les chercheurs (11-II-33); la révélation, grâce à une analyse des écritures, que l'un des secrétaires de Ch., totalement inconnu jusqu'alors, était... Mme de Chateaubriand; la découverte de la lettre écrite à Napoléon par Ch. pour demander la grâce de son cousin et dont l'existence avait été mise en doute par Sainte-Beuve, etc.

Enfin, elle était certainement la personne la mieux informée de la correspondance et des manuscrits de Ch. Elle avait réuni toute une documentation pour corriger, compléter et poursuivre la publication de la correspondance générale, arrêtée à 1825. On avait envisagé de demander à la Recherche Scientifique les moyens d'entreprendre une édition définitive de cette correspondance, sous la direction d'Hélène Daremberg.

On fut devancé par la fragilité de sa nature. Persuadée qu'elle s'éteindrait, comme la plupart des siens, vers la soixantaine, elle avait employé ses deux dernières années à mettre en ordre ses affaires. On la voyait s'affaiblir progressivement, sans pouvoir déceler une affection particulière. Fataliste, d'ailleurs, elle se refusait à prendre des remèdes et ne consentait pas au repos indispensable qui lui avait été prescrit. On l'avait décidée, cependant, à accepter un rendez-vous chez un spécialiste pour se soumettre à un examen complet.

C'est ce jour-là qu'on la trouva, au matin, dans son lit, semblant dormir, déjà froide.

Il appartient à Mme la comtesse d'Andlau de prononcer l'éloge de M<sup>lle</sup> Daremberg et de rappeler tout ce que lui doit la Société Chateaubriand :

« Nous avons perdu notre Daremberg », écrivait l'un des membres de notre Société et dans sa simplicité le mot exprimait bien tout ce que M<sup>lle</sup> Daremberg était pour nous : *notre* en effet par la Société Chateaubriand, *notre* aussi par l'amitié.

Joubert écrivant à Chenedollé un an après la mort de Pauline de Beaumont disait : « Je dois au pauvre Chateaubriand la justice d'avouer qu'il me l'a rendue pendant le dernier mois que nous avons passé ensemble. » Mais, comment rendre le caractère propre, l'ensemble physique et moral qui composent une personnalité ? Comme dit Valéry dans le Cimetière Marin :

« Où sont des morts les phrases familières,

Part personnel, les âmes singulières ? »

Tâche difficile, plus difficile encore puisque celle que nous avons perdue se cachait sous une réserve presque farouche, réserve qu'elle a observée jusque dans ses dernières volontés, et qu'elle se serait opposée à tout ce qui aurait revêtu un caractère d'éloge posthume.

Il nous a paru impossible pourtant de ne pas rappeler par quelques mots très simples son souvenir.

Sa présence est encore si nette dans le cœur de nombreux Chateaubriandistes que l'on hésite à employer ce mot *souvenir* et qu'il semble superflu de parler trop longuement d'une absence dont l'amitié écarte et nie la réalité.

Tous ceux qui ont assisté à nos réunions la revoient se glissant entre les groupes, aimable sans banalité, guettant les arrivants, inscrivant les présences, puis la séance commencée, assise au bout de la table, petite, pâle, frêle mais décidée, le regard vif, attentive à chaque communication, notant avec soin le moindre renseignement, approuvant d'un sourire, ponctuant d'un mot spirituel, rectifiant les erreurs avec une ironie amusée, merveilleusement présente.

M<sup>lle</sup> Daremberg avait été l'un des premiers membres de la Société Chateaubriand. Elle était venue se soigner à la Vallée aux Loups, cette Vallée qu'elle ne devait plus quitter; pour la distraire, le docteur Le Savoureux lui proposa de s'occuper de la Société récemment créée : « ma foi, disait-elle, j'ai si bien pris goût à la chose que je suis encore dedans ».

Elle s'attacha passionnément au grand écrivain qui, disait-elle encore, lui donnait une raison de vivre, non qu'elle l'aimât complètement (le côté « René » et le côté « noble Vicomte » l'agaçaient). On aurait pu, par le dévouement, la comparer à Céleste dont elle avait le ton spirituel sans l'aigreur; mais au contraire de la vicomtesse qui n'avait jamais lu — prétendait son époux — une ligne de ses ouvrages, elle les possédait tous. « Je sais Chateaubriand, disait-elle, mais je ne sais rien d'autre, au fond, je suis très ignorante. » En réalité son savoir était étendu et sa mémoire prodigieuse.

Sur Chateaubriand elle avait tout lu, tout retenu et pouvait sans hésiter fournir le renseignement le plus précis. Ne l'avons-nous pas vue à l'une de nos séances alors qu'un membre de la Société venait de lire une lettre soi-disant inédite lui demander tranquillement si cette lettre n'aurait pas été publiée au tome II, page 124, de tel ouvrage ? — ce qui fut immédiatement vérifié. Dans cette tête bien faite, tout était classé, catalogué et nul n'était plus indiqué pour remplir les fonctions d'archiviste.

Grâce à elle que de trouvailles dans les archives privées ou publiques. Je citerai seulement celles qu'avec M<sup>me</sup> Durfort elle fit à Combourg, sa découverte aux Archives Nationales de la lettre de Chateaubriand à Napoléon pour demander la grâce de son cousin Armand et dont l'existence avait été niée par Sainte-Beuve, sa chronologie de Lucile, son admirable catalogue de l'exposition du Centenaire de Chateaubriand à la Bibliothèque Nationale. Devenue une autorité en science chateaubriandiste, elle mettait à la disposition de tous ses connaissances et aucun de nous n'a eu recours à elle sans qu'immédiatement, avec le dévouement le plus total, elle ne lui soit venue en aide. Tout cela modestement, pour la plus grande gloire de Chateaubriand et sans vanité personnelle. Jamais le « moi » haïssable n'a été moins employé et jamais une personnalité aussi marquée ne s'est plus volontairement effacée.

Une intelligence remarquable doublée d'une méthode sûre la servait admirablement dans ses recherches et dans l'étude de documents inédits; nul n'était plus apte à saisir la valeur exacte d'une phrase, à deviner la pensée de l'auteur, mais jamais elle n'aurait cédé à la tentation d'incliner un texte au profit de ses hypothèses.

Elle avait la passion de la vérité; elle procédait par déduction n'admettant rien qui ne fût contrôlé. Elle avait le respect de l'exactitude à un point qu'on lui reprochait parfois; le romancé lui faisait horreur, et même l'imaginé.

S'il est permis de citer un exemple personnel, j'avais décrit Chateaubriand et Joubert se promenant en automne dans les allées de la Vallée-aux-Loups, *jonchées de feuilles mortes*, « ces feuilles mortes sont de trop », dit-elle; et, ailleurs, ayant raconté la visite de Chateaubriand à Coppet et l'ayant représenté admirant du balcon la vue du lac, elle critiqua « il faut supprimer cela » et comme je plaidais : « tous les visiteurs s'avancent sur le balcon pour mieux voir le paysage et Chateaubriand n'était pas de ceux qui auraient fait exception »; elle répliqua d'un ton définitif : « oui, mais il ne l'a pas dit ».

Elle était atteinte de ce que M. Teste appelait le mal aigu de la précision et se fâcha un jour que l'un de nous l'accusait de confusion. « Je n'ai pas la prétention d'avoir l'esprit poétique, répliqua-t-elle, mais j'ai l'esprit clair ».

Lorsqu'elle corrigeait un texte, elle s'appliquait non seulement au sens mais à la forme : elle découvrait les coquilles, débusquait les erreurs de chiffres, pourchassait les ponctuations erronées; nous disions qu'elle avait « l'œil implacable ». Elle était entière dans ses jugements, doucement entêtée : au reste elle avait presque toujours raison et sur le terrain Chateaubriand elle était imbattable.

Dans l'intimité elle était amusante, drôle sans méchanceté et parfois d'une gaieté inattendue. Elle s'animait, en particulier, lorsqu'elle évoquait Chateaubriand et son temps, faisant revivre les scènes d'autrefois, donnant à ses récits un ton humoristique.

Tout au long des années elle demeurait semblable à elle-même, insouciant des événements, dégagée des contingences matérielles, dédaigneuse des vanités, vivant en Chateaubriand et pour Chateaubriand. Ceux qui ont connu le bonheur de son amitié savent que sous un abord volontairement détaché, se dissimulait un être infiniment sensible. Elle s'unissait à vos joies, à vos peines, sans phrase banale, sans démonstration. Un serrement de main, un sourire, un regard soudain ému lui suffisaient pour témoigner qu'elle comprenait, qu'elle partageait; mais, sur elle-même, elle restait secrète.

C'était ainsi que repoussant toute sollicitude, elle nous apparaissait à chaque réunion plus fragile, plus diaphane; il semblait que selon le mot de Pauline de Beaumont il n'y eût plus d'huile dans la lampe et qu'elle ait, comme elle, voulu mourir sans bruit.

Du moins, la honte divine ou ce que d'autres appelleront le destin lui épargna le déchirement des adieux et l'angoisse de recevoir, tendu par les mains de ceux qui depuis tant d'années lui tenaient lieu de famille, ce dernier verre d'eau dont Chateaubriand, dans les Mémoires d'Outre-Tombe, souhaitait qu'il ne lui fût pas donné par un être trop cher.

Son ombre légère a rejoint ceux qui dans notre grande société formaient, comme au temps de Chateaubriand et de Joubert, de Pauline de Beaumont, de Gueneau, de Mussy une « petite société » toute unie par l'amitié et la ferveur. Qu'il me soit permis de redire ces noms chers afin qu'une fois encore ils soient pour nous réunis : le chanoine Mugnier, Georges Moulinier, Paul Jamot, Camille Bloch, Paul Bouju, « notre Daremberg ».



Au cours du dernier trimestre 1952, le Comité directeur a procédé à l'élection de nouveaux membres :

M. Jacques Suffel, bibliothécaire à la B.N.; M. Marcel Ribière, conseiller d'Etat; M. Léo Crozet, bibliothécaire honoraire à Versailles; M. Raymond Lebègue, professeur à la Sorbonne; M. Claude Pichois, M<sup>e</sup> André Gautier, avocat; M. Denux, directeur d'école; M. Pierre Rain, professeur à l'Institut d'Etudes Politiques; M. Nicolas Sombart, docteur en philosophie; M. Imbault, secrétaire général du Comité André Theurlet; M. le vicomte Louis de Castelbajac; M. Jacques Voisine, chargé de cours à la Sorbonne; M. le colonel Hoy; M. André Ferré, inspecteur de l'Enseignement; M<sup>me</sup> G. Cognacq; M. J. Oreel.

M. Littaye, trésorier, donne lecture du rapport financier :

Du 28 février 1950, date du dernier rapport, au 23 novembre 1952, les dépenses se sont élevées à la somme de 38.461 fr., se décomposant comme suit :



#### RAPPORT FINANCIER AU 23 NOVEMBRE 1952

Frais de banque et de chèques postaux .....	524
Frais de convocation .....	9.000
Fournitures .....	1.257
Timbres-poste .....	4.500
Facture Argus de la Presse .....	680
Facture Imprimerie Lescaret .....	17.000
Facture Imprimerie Lahure .....	5.500

38.461

D'autre part, les recettes ont atteint 151.022 fr., se décomposant comme suit :

Cotisations .....	117.900
Versement de la Radiodiffusion Française .....	5.000
Versement Librairie Hachette .....	4.692
Reliquat sur visite à Villeneuve-sur-Yonne .....	575
Produit de placement .....	22.855

151.022

L'excédent des recettes sur les dépenses a donc été, au cours de la période envisagée, de .....

112.561

Les avoirs de la Société qui s'élevaient au 28 février 1950 à la somme de .....

63.538

se montent au 23 novembre 1952 à .....

176.099

se décomposant comme suit :

Avoirs en caisse .....	5.605
Avoirs en banque .....	128.955
Avoirs en compte chèques-postaux .....	40.939
Chèque à encaisser .....	600
	<hr/>
	176.099

Le Président signale :

1) LIVRES REÇUS :

— J. M. Gautier - *L'exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand*. Etude de vocabulaire. C'est un chapitre de la thèse d'Université de M. Gautier sur le vocabulaire de Chateaubriand dans ses premières œuvres. L'ouvrage, publié par les Presses de l'Université de Manchester, est déposé en France, chez Nizet, 3 bis, place de la Sorbonne.

— J. Bertaut - *La vie privée de Chateaubriand*. (Coll. « Les vies privées », Hachette, 1952.)

— Martial Piéchaud - *Ainsi vécut Chateaubriand*. (Hachette, 1951.)

— B. d'Andlau - *Chateaubriand et les Martyrs. Naissance d'une épopée*. C'est la thèse principale, dont la publication fait suite aux *Martyrs de Dioclétien*. (José Corti, 1952.)

2) SERIE DE COMPTES-RENDUS DE TRAVAUX CONSACRES A CHATEAUBRIAND : *Autour de Chateaubriand*. (Revue d'Hist. Littéraire, avril-juin 1952) :

— par R. LEBÈGUE : G. Collas - *Un cadet de Bretagne, René-Auguste, père de François-René*. Compte rendu élogieux, qui souligne l'efficacité de cette étude où l'auteur montre ce que le fils doit au père, en particulier, les rêves d'exotisme et l'orgueilleuse ténacité ;

— par J. P. : Gilbert Chinard - *Une sœur aînée d'Atala : Oderahi*. Insiste sur le changement d'attitude de Chinard qui, contrairement à ses conclusions de 1912, penche désormais pour « une source commune » (Oderahi-Atala) et non pour une « filiation directe ». Le critique ne suit pas Chinard sur cette voie et penche pour la filiation. En revanche, il fait un vif éloge pour le problème de l'attribution, bien posé par Chinard. Depuis 1923, on voit en Palisot de Beauvais le père de *Oderahi (Hazard)* sur la trop fragile hypothèse de « P.B. » signataire de la préface des *Veillées américaines*. Après étude de la biographie, des œuvres et des idées de Palisot de Beauvais, Chinard pense qu'il est difficile de lui attribuer *Oderahi* ; il ne se prononce pas définitivement mais renvoie à toutes pièces utiles au jugement du « procès » (texte 1801 in-extenso, annotations, reprod. vignettes des *Veillées* et compte-rendu *Moniteur*) ;

— par Pierre REBOUL : Armand Weil - *Atala, édition critique*. Vif éloge du travail réalisé, minutieux et exhaustif, « véritable service rendu aux chateaubriandistes » — quelques réserves : à propos de l'influence d'Atala (par ex. l'annexion à Lamartine), de l'influence exercée hors du romantisme authentique (Delécluze, Quatremère de Quincy, etc., non cités), et de l'absence d'index. Pour conclure, cet ouvrage « fruit de toute une vie de recherches... est un exemple d'érudition et de probité » ;

— par Pierre MOREAU : *Chateaubriand. Lettres à Mme Récamier, publiées par MM. Levaillant et Beau de Loménie*. Commentaire d'après les deux présentateurs, « divergents, mais non dissonants ». M. Levaillant prend la défense de Mme Récamier ; M. de Loménie prend la position opposée à l'égard de son arrière-parente. La division de la correspondance se fait en deux actes : « Amour et politique », « Amour et vieillesse », aussi attachants pour les admirateurs que pour les détracteurs. S'ensuivent maintes énigmes, difficultés et problèmes. Le critique fait allusion à une attitude assez surprenante de Ch. qui, selon Xavier Marmier (*Journal inédit*), aurait emprunté quelques milliers de francs à Mme de Castellane pour les adresser à l'actrice M<sup>lle</sup> Levert ;

— par le même : *Chateaubriand - Lettre à Fontanes sur la campagne romaine. Edition critique, par J.-M. Gautier*. Importantes réserves. Trop de commentaires et de citations, à côté de lacunes : par ex. la lettre à Joubert sur « l'art du dessin », qui aurait pu être citée à l'appui de la lettre sur la campagne romaine. Omission d'une lettre de G. Sand : « Rome, à bien des égards, est une vraie *balançoire* ». Omission de la thèse de Miss Wilson et de celle de René Canat, à propos des facteurs du retour à l'antique. Rend justice, néanmoins, à M. Gautier, pour avoir « savamment éclairé un des textes les plus purs de Chateaubriand » ;

— par Armand WEIL : B. d'Andlau - *Les Martyrs de Dioclétien*. C. R. très élogieux qui annonce le prochain c. r. de « *Naissance d'une épopée* », du même auteur, ouvrage répondant à toutes questions soulevées par le précédent ;

— par Pierre MOREAU : *Moulinier-Outrey - Journal de Jérusalem*. Gratitude à Mme la comtesse de Durfort qui l'a conservé et présenté, à la Sté Ch. qui en a assuré la publication, et aux savants qui y ont apporté leurs soins scrupuleux. « Ouvrage qui a le double charme de rassurer et d'inquiéter », qui pose plusieurs problèmes, notamment celui de la nature exacte du *Journal*, celui, aussi, des noms qu'il passe sous silence et que mentionne l'*Itinéraire* (et vice-versa), et celui, encore, des incertitudes de dates.

3) ARTICLES RECENTS :

— Claude Pichois - *Philarète Chasles, Chateaubriand et le Discours de Réception à l'Académie* (lettres inédites à propos des articles élogieux de Ph Chasles). *Revue d'Histoire Littéraire*, juillet-sept. 1952.

— Cl. Venzac - *Chateaubriand et l'enfant sublime* (Lettres inédites). Il s'agit de l'évolution des relations de Victor Hugo et de Chateaubriand (*ib.*).

— *Notes sur la mort de Mme de Castellane*. Carnets inédits de Victor Hugo, 10 avril 1847. (*Figaro-Littéraire*, 14 juin 1952.)

— Marcel Duchemin - *Chateaubriand à l'Alhambra en 1807 : « Veritas filia temporis »*. (Bull. Budé, n° 2, juin 1952.) M. Duchemin, se basant sur une lettre du 10 mai 1816 adressée par Hector d'Agoult à sa sœur Olympe : « On voit à l'Alhambra... deux lignes en grec écrites et signées par le dévot pèlerin de Jérusalem : j'ai traversé les mers pour la voir et je ne l'ai plus trouvée... », en conclut « que c'est la voix même de Ch. surprise et notée par un témoin véridique et sans passion » et affirme que « Natalie de Noailles n'a pas été, le 13 avril 1807, dans l'Alhambra, la compagne de Ch., voluptueuse et émerveillée... »

— L'article et sa conclusion soulèvent quelques débats :

D'abord, la date de la lettre (9 ans après la « rencontre de Grenade ») ; ensuite le fait conté par l'abbé Pailhes (in « *du nouveau sur Joubert* ») :

« ...Le duc Adrien de Laval se targuait d'avoir effacé sur le marbre de la fontaine des noms et des vers qui rappelaient le célèbre voyage de Jérusalem... »

M. Duchemin trouve l'anecdote suspecte et peu vraisemblable. L'est-elle plus que celle contée par Hector d'Agoult ?

— M. Outrey fait observer que M. Duchemin n'a pas retrouvé l'auteur du vers gravé par Ch. à l'Alhambra et n'a pas indiqué non plus où Ch. l'aurait pris. Il lui semble improbable que Ch. se soit souvenu avec précision de vers grecs, et ait été capable de les transcrire. Il rappelle, à ce propos, la lettre à Marcellus (Corr. Gén. T. IV, p. 298, 24 juin 1823) où Ch. pour une citation grecque, se sert de caractères romains et dit « je ne sais même plus mes caractères grecs ». M. Outrey reconnaît, toutefois, qu'on ne possède pas l'original de cette lettre, probablement « reconstituée » par Marcellus.

— Le Dr Le Savoureux souligne qu'il n'est pas nécessaire de croire ces vers transcrits de mémoire : Ch. a pu les noter sur un carnet et s'en servir au moment voulu.

— M. Clarac rappelle que Ch. « écolier pas très fort en grec » n'en lisait pas moins Homère. La publication de l'exemplaire d'Homère, que M. Moulinier avait commencé d'entreprendre, et où Ch., dans les pages interfoliées, avait noté des traductions assez heureuses de différents passages, apporterait des clartés sur cette question.

— Mme d'Andlau rappelle le passage du « livre sur Venise » : « les regards attachés sur l'Etoile du soir, je lui demandais des vents pour cingler plus vite, de la gloire pour me faire aimer. J'espérais en trouver à Sparte, à Sion, à Memphis, à Carthage, et l'apporter à l'Alhambra ». (M.O.T., T. II, p. 1007, éd. La Pléiade). Cette phrase écrite plusieurs années après le voyage et dans laquelle Ch. évoque l'Alhambra ne se justifierait guère s'il n'avait pas retrouvé Natalie à Grenade.

— Le Dr Le Savoureux considère qu'un aveu de défaite gravé sur la pierre semble incompatible avec le caractère orgueilleux de Chateaubriand. Il ajoute qu'il ne faut peut-être pas donner plus d'importance qu'elle n'en mérite à la rencontre de Grenade. Ni Ch., ni Natalie, n'ont dit s'être retrouvés à l'Alhambra. On ne peut donc rien affirmer contre la véracité de l'auteur. De plus, on ne voit pas que la présence ou l'absence de Natalie ait pu modifier la description toute objective que Ch. fait du palais des Abencérages dans son roman.

#### 4) ENQUÊTES LITTÉRAIRES :

— « Faut-il récrire le Génie du Christianisme » (dans la Revue « Ecclesia »). Toutes les réponses tendent à dire que, la science ayant évolué, l'apologétique de Chateaubriand paraît aujourd'hui très faible et qu'un seul auteur ne suffirait plus pour répondre au matérialisme de notre temps : il faudrait un grand nombre d'écrivains, historiens et savants, pour que soient rassemblées les connaissances actuelles dans toutes les branches de la science. D'ailleurs, Ch. a pris soin de répondre par avance à cette question, et montre qu'il sait ce qui manque au Génie : « ...Le Génie du Christianisme étant encore à faire, je le composerais tout différemment qu'il l'est... » (M.O.T., L. XIII, chap. II.)

— Les 12 meilleurs romans du XIX<sup>e</sup> siècle. On a désigné, pour en dresser la liste, un certain nombre d'écrivains en renom : ils ont oublié... René et Atala.



Le Président donne lecture d'une fiche transmise par M. J.-M. Gautier, sur un opuscule de Malesherbes - Explication de quelques termes de botanique, donné à la Bibliothèque de Yale par M. S.W. Jackson en octobre 1941. Il s'agit d'un traité élémentaire de botanique théorique, tout entier de la main de Malesherbes. M. Gautier signale qu'il est possible que M. ait écrit ces feuillets à l'intention de Chateaubriand, avant son départ pour l'Amérique.

M. Boiteux communique une lettre inédite de Chateaubriand à Suard (1) :

« M. De Chateaubriand saisit avec empressement l'occasion de remercier M. Suard de la politesse avec laquelle il a bien voulu parler d'une certaine lettre sur Mme de Staël. Il demande à M. Suard la continuation de son indulgence pour Atala. Il espère qu'il ne trouvera dans ce petit ouvrage ni le bel esprit, ni le sophiste, et qu'il n'y verra qu'un homme simple et malheureux. »

(Lettre autographe, collection de M. Boiteux.)

M. Boiteux apporte les éclaircissements suivants :

— La lettre sur Mme de Staël dont parle Ch. avait paru dans le Mercure du 1<sup>er</sup> Nivose, an IX (21-12-1800) (Lettre au Citoyen Fontanes sur la 2<sup>e</sup> édition de l'ouvrage de Mme de Staël : De la Littérature), et prenait place dans la querelle littéraire qui, depuis plusieurs mois, opposait le Mercure de France et le Publiciste.

Ressuscité par la grâce de Lucien Bonaparte, le Mercure, dès son premier numéro (1<sup>er</sup> Messidor, an VIII ; 20 juin 1800), était parti en guerre contre le nouvel ouvrage de Mme de Staël, De la Littérature, l'accusant de n'être « qu'un monument à la gloire de la philosophie moderne » ; quatre mois plus tard, il s'en prenait au Cours de morale religieuse de Necker.

(1) J.-B.-Antoine Suard (1734-1817), homme de lettres et académicien, auteur de nombreuses traductions anglaises et des « Mélanges de littérature » (5 vol., 1803-1805, réunissant ses articles et notices), élu, en 1803, secrétaire perpétuel de l'Institut.

De son côté, le Publiciste, dans ses numéros des 22 et 26 brumaire, donnait de larges extraits de l'ouvrage de Necker, accompagnés d'un commentaire élogieux pour l'auteur, et de quelques flèches destinées au rédacteur du Mercure.

Fontanes ripostait dans le Mercure du 1<sup>er</sup> frimaire (22-11), en rappelant que le Génie du Christianisme terminerait la « querelle littéraire entre les philosophes et les partisans de la religion » (au profit de ces derniers, bien entendu)

— et Mme de Staël qui répondait, dans la préface de la 2<sup>e</sup> édition de son livre, aux critiques de Fontanes et de ses amis, en profitait pour décocher des traits aux littérateurs de la nouvelle école « qui croient ajouter à l'énergie du style en le remplissant d'images incohérentes, de mots nouveaux, d'expressions gigantesques ».

Chateaubriand, se sentant visé, répliqua : ce fut la lettre au citoyen Fontanes sur la 2<sup>e</sup> édition de l'ouvrage de Mme de Staël, dans laquelle, se gardant « de hurler comme certains journaux contre les philosophes », il s'essayait seulement « à leur donner des ridicules ». Cette « boutade » le mit d'un seul coup en vedettes.

Dès le 5 nivose, Suard (peut-être pour complaire à Necker qui lui demandait de donner des preuves d'intérêt à Mme de Staël dont il lui annonçait l'arrivée à Paris), consacrait, dans le Publiciste, un important article à ladite lettre « pleine d'esprit et de paradoxes », disait-il, « et très extraordinaire sous tous les rapports ». Il y formule des critiques fort modérées, avertissant le lecteur, dès le début, que la lettre mérite « d'être lue avec attention, analysée avec plus de réflexion et d'étendue qu'on n'en peut mettre dans un article » et termine par cette « belle pensée » de Ch. :

« sans religion, on peut avoir de l'esprit, mais il est presque impossible d'avoir du génie »

qui — remarque M. Boiteux — contenait, au fond, la condamnation de tout ce qu'avait adoré cet ami de Diderot, ce disciple de d'Alembert et de Voltaire.

Ch. sut-il gré à Suard de sa modération ? Du moins jugea-t-il opportun de le lui donner à croire au moment même où il allait avoir besoin de lui pour le lancement d'Atala. Le billet qu'il lui adresse (et dont les termes « bel esprit » et « sophiste » semblent une réponse à ceux de Suard sur la lettre « pleine d'esprit et de paradoxes ») peut-être daté des derniers jours de mars 1801. Y étaient joints un exemplaire d'Atala et une lettre, destinée au Publiciste, annonçant la publication des célèbres « amours de deux sauvages dans le désert ». Il faut croire que Ch. n'avait pas fait un mauvais calcul puisque Suard fit insérer la lettre-prospectus dans le numéro du 11 germinal (31 mars) et donna, quelques jours plus tard (27 germinal ; 16 avril), une critique particulièrement élogieuse d'Atala : « Ce qu'il est difficile de rendre, ce sont les couleurs dont il (l'auteur) a su peindre une foule de tableaux divers créés par une imagination brillante, nourrie de toutes les idées poétiques... dirigée par un talent qui sait choisir et disposer des matériaux... laissant à l'imagination de soin d'achever un tableau que tout l'art de la parole n'arriverait pas à embellir... »

Il est vrai que Suard assortissait ses éloges de quelques critiques, notamment à propos « d'expressions figurées qui ne représentent rien d'assez sensible », et d'« images dont les parties ne sont pas bien d'accord ». Ainsi, « lorsque pour peindre le zèle du missionnaire il dit que tous ses vieux os s'étaient ranimés par l'ardeur de la charité, ou lorsque présentant Atala communiant il ajoute que sa langue vient avec un respect profond chercher le Dieu que lui présente la main du prêtre, l'image est-elle bien naturelle et bien heureuse ? »

M. Boiteux souligne la différence entre cette critique mesurée et pénétrante, et les remarques mesquines ou malveillantes de Morellet et de M.-J. Chénier. Il rappelle que Ch., dans les éditions subséquentes d'Atala, allait tenir grand compte des observations de Suard, notamment en supprimant les deux images malheureuses signalées par lui.

Il est loisible de supposer, ajoute M. Boiteux, que Ch. remercia le critique de sa bienveillance. S'il le fit, sa lettre s'est perdue, mais il est fort possible que le grand homme, convaincu de la supériorité de son génie, ne l'ait jamais écrite...

M<sup>me</sup> la comtesse de Durfort communique des témoignages inattendus de la popularité de Chateaubriand au Maroc.

Se trouvant l'an dernier à Marrakech, elle avait promis aux élèves du collège indigène de Sidi-Mohamed un portrait de Chateaubriand et une photographie de Combourg. Revenue en France, elle tint sa promesse et reçut, en remerciement, plusieurs lettres touchantes de jeunes Marocains d'une douzaine d'années. En voici quelques extraits :

« ...Mes camarades et moi vous remercions, Madame, de nous avoir envoyé Combourg. Nous avons pris plaisir à imaginer Chateaubriand rêvant sous ces arbres. Mais si nous admirons votre illustre ancêtre, ce n'est pas seulement pour son style et ses images. C'est pour sa fierté, pour son sentiment de l'honneur, pour son mépris des richesses... »

« ...Quelle émotion, Madame, en lisant le *dernier Abencérage*, ce livre nous rappelant si bien cette Andalousie que nous, descendants d'Andalousie, pleurons encore... »

« ...N'est-il pas beau qu'après cent ans ce grand homme, par la magie de sa musique, ravisse à Marrakech de jeunes Berbères?... »

« ...O Chateaubriand, ô mon âme sainte, noble et précieuse, combien vous m'êtes chère... Pour moi, vous méritez vraiment le nom de prophète, car votre vie fut celle d'un prophète, noble, triste et pauvre... »

Les jeunes élèves du collège de Marrakech doivent sans doute à leur professeur, M. Jean Orioux, la connaissance de Ch., mais leurs lettres n'en témoignent pas moins, dans leur naïve expression, d'un sentiment très juste du caractère et du style de Chateaubriand. Le succès posthume et persistant de l'Enchanteur au Maroc vaut d'être signalé.

\*\*\*

M<sup>me</sup> Joly communique des fragments, en partie inédits, du *Journal* de l'Américain Ticknor, célèbre comme hispanisant, et qui fut l'ambassadeur des lettres européennes aux États-Unis, le promoteur des universités américaines, le fondateur de la Bibliothèque de Boston. Son *Journal* contient d'intéressants et pittoresques détails sur la société française de 1817-19 et de 1838. Il y a parlé assez fréquemment de Chateaubriand.

M<sup>me</sup> Joly cite les extraits, traduits par ses soins, où Ticknor parle du déjeuner de 1817 chez M<sup>me</sup> de Staël, auquel il assista avec Ch. et M<sup>me</sup> Récamier qui, ce jour-là, se « découvrirent », et de la soirée de 1838, chez Chateaubriand, où celui-ci émit des vues assez prophétiques sur l'avenir de l'Europe et le rôle qu'y jouerait la Russie.

Certains de ces fragments avaient été cités par Pailhès dans son ouvrage sur la duchesse de Duras, et dans l'édition Blré (« l'année 1817 »), mais incomplètement, et assez gauchement traduits.

Le 28 mai 1817, Ticknor dîna chez M<sup>me</sup> de Staël (1) avec le duc de Laval, Barante, Chateaubriand et M<sup>me</sup> Récamier :

La duchesse de Broglie, avec la gentillesse qui la caractérise, s'aperçut du grand intérêt que j'éprouvais pour ces nouvelles relations [Ch. et M<sup>me</sup> Récamier] et me plaça entre elles au dîner, si bien que j'eus la chance de les connaître un peu mieux. M<sup>me</sup> Récamier doit avoir maintenant quarante ans ou plus, bien qu'elle ne paraisse pas tant, et l'éclat de cette beauté, qui a été réputée dans toute l'Europe, est certainement atténué. Je ne veux pas dire qu'elle ne soit plus belle, car elle l'est, assurément, et même très belle. Sa taille est élégante, ses doux yeux remplis d'expression, son bras et sa main extrêmement beaux (...). J'ai été surpris de constater que sa physionomie n'est pas du tout mélancolique, et que sa conversation est gaie, remplie de vivacité (...). Ch. est un petit homme au teint brun, aux cheveux noirs, aux yeux noirs, et, avec cela, il a une expression très marquée; il ne faut pas être

grand physionomiste pour dire tout de suite que c'est un caractère ferme et décidé : chacun de ses traits, chacun de ses gestes l'affirment. Il est excessivement grave et sérieux, et donne un ton grave et sérieux à la conversation dans laquelle il s'engage. Quand toute la table riait de l'esprit de Barante, Ch. ne souriait même pas; non, peut-être, qu'il ne jouit autant que les autres de cet esprit, mais le rire est trop léger pour l'enthousiasme qui forme la base de son caractère (...).

(...) Il était naturel que nous parlions de l'Amérique, et il me fit un long récit, éloquent, de ses voyages de Philadelphie au Niagara, à travers les forêts vierges, jusqu'à la Nouvelle-Orléans; je dois avouer qu'il ne manifeste pas, sur ce sujet, l'ardeur et la vanité dont il témoigne, à mon avis, dans *Les Martyrs* et *l'Itinéraire* (...). Il semblait plutôt préférer parler de l'Italie et de Rome, dont ses souvenirs semblaient plus vivants que ceux de tous ses autres voyages (...). Il a parlé de Rome comme « d'un endroit où il est si facile d'être heureux ». Sa conversation, comme son caractère, paraît vive, originale, décidée et remplie, de même que ses ouvrages, de phrases étincelantes, de pensées heureuses, quelquefois plus brillantes que justes. Son ton était généralement déclamatoire, mais pas à l'excès (...).

2 Juin. — Ce matin, j'ai été voir Ch. Il est pauvre, maintenant, car il a perdu sa situation et vit dans un « hôtel garni », pas loin de chez moi. Nous avons parlé pas mal de nos Indiens d'Amérique, et des théories en vogue sur la manière de les civiliser; sur ce sujet, il a les opinions rationnelles que personne, je crois, ne peut avoir, sauf celui qui a vu les Indiens (1). Il m'a aussi beaucoup parlé de son voyage en Grèce, et cela m'a intéressé; il m'a dit bien des choses qui me détourneraient d'entreprendre une expédition de ce genre, en m'assurant qu'on y pouvait apprendre moins que je ne l'avais supposé.

5 Juin. — Ch. est venu me voir, ce matin, et m'a demandé de passer la soirée chez lui. Il y avait seulement trois ou quatre de ses amis, car M<sup>me</sup> de Ch. est malade. Il parla beaucoup, mais n'était pas aussi excité ou « exalté », comme disent les Français, que chez M<sup>me</sup> de Staël et, de ce fait, il était plus raisonnable, mais moins amusant; cependant j'ai trouvé, ce soir, son caractère plus attachant; il a parlé avec simplicité et bonne humeur du *Mercur* qui l'a si terriblement « éreinté » ces jours-ci; il jouait avec son chat, aussi simplement que le fit jamais Montaigne, et allait souvent voir comment se portait sa femme (...).

16 Juin. — J'ai passé une soirée délicieuse chez Ch. avec quelques-uns de ses amis, la plupart membres de la Chambre de Pairs. Il était en pleine forme (...) et répandit un torrent d'éloquence riche et variée (...). Au début de la soirée, la conversation se porta sur la situation de l'Europe; il bondit dans la discussion en disant : « Je ne crois pas à la Société Européenne » et il appuya son affirmation prophétique par une sorte de splendide déclamation à laquelle des arguments n'auraient ajouté aucune force : « Dans cinquante ans, dit-il, il n'y aura plus un souverain légitime en Europe. De la Russie à la Sicile, je ne prévois que le despotisme militaire et, dans cent ans — dans cent ans ! — le nuage est trop sombre pour la vision humaine, trop sombre, peut-on presque dire, pour que la prophétie puisse le pénétrer. Là, peut-être, est la misère de notre situation; peut-être vivons-nous, non seulement le crépuscule de l'Europe, mais le crépuscule du monde ! »

Il prononça cette phrase d'un tel ton, et avec un tel regard, qu'un silence mortel s'ensuivit. Chacun sentit, je n'en doute pas, avec moi, que l'avenir lui était devenu incertain. Peu de moments après, par une impulsion naturelle d'égoïsme, on agita la question de ce que devrait faire un homme dans cette situation. Tout le monde regardait Ch. : « Si j'étais sans famille je voyagerais, non que j'aime voyager, j'en ai horreur, mais parce que j'aspire

(1) Le témoignage de Ticknor semble avoir échappé aux nombreux historiens du *Voyage en Amérique*.

(1) C'est à dîner que « se découvrirent » Ch. et M<sup>me</sup> Récamier.

1838  
à voir l'Espagne pour savoir ce qu'y ont produit huit années de guerre civile. Et j'aspire à voir la Russie, afin de pouvoir mieux estimer la puissance qui menace de submerger le monde. Après avoir vu cela, je pense que je connaîtrai le destin de l'Europe; alors, j'irais fixer mon dernier foyer à Rome: là, je planterais ma tente, là je bâtirais ma tombe, et là, parmi les ruines de trois Empires et de trois mille ans, je me donnerais entièrement à mon Dieu!»

13 Février 1838. — Je suis allé aujourd'hui voir Ch. Il vit dans un quartier très excentrique, bien au delà de Sainte-Geneviève (1), dans une sorte de farouche retraite, recevant peu et ne sortant pas...

...Il m'a reçu avec bonté, dans son bureau qui ne m'a pas semblé très confortable, mais contient une superbe copie de la *Sainte Famille* de Mignard; elle lui a été donnée par la duchesse de Duras, dans le délicieux hôtel de laquelle j'avais l'habitude de le voir en 1818 et 1819.

Il est très changé depuis ce temps: les rides sont profondes sur son visage, et ses traits ont beaucoup durci. Mais il a la même physionomie frappante et quelque peu théâtrale, qui est tout à fait bien rendue dans ses portraits gravés courants.

N.B. — La suite des extraits du Journal de Ticknor a paru, depuis, dans le *Mercure de France* (1-XII-1952 — Georges Ticknor, « Un Américain en Europe »). Nous ne publions ici que les passages relatifs à Ch.

#### M. Outrey. — La Genèse de l'Itinéraire.

Dans son exposé sur la genèse de l'Itinéraire, M. Outrey s'est attaché à mettre en lumière le double contraste qui oppose la première à la deuxième partie du voyage de Grèce d'une part, l'ensemble du voyage de Grèce au voyage de Jérusalem, d'autre part (2).

Consacrée au récit de la traversée de la Morée, la première partie du voyage de Grèce offre un émouvant tableau des Grecs asservis et du Turc oppresseur. Ici les impressions de Chateaubriand ont été confirmées, son indignation orientée et encouragée par le Consul de France à Modon, Esprit Vial, ardent philhellène qu'un précédent séjour à Chio avait initié aux ambitions et aux espoirs du mouvement national hellénique.

A Athènes, cependant, malgré les joies artistiques que lui avait procuré la visite des monuments antiques sous la conduite avertie de Fauvel, l'atmosphère de cette petite bourgade turque avait excité son ironie. Soumis à un régime moins rigoureux que les Moraites, les Athéniens lui donnèrent l'impression de s'être accommodés tant bien que mal de leur servitude. Le Conseil et les membres de la colonie franque, en général prévenus contre les Grecs, étaient naturellement disposés à donner raison, contre eux, aux Turcs. A Constantinople, même désillusion. Sélim III faisait figure de souverain novateur, aux yeux de nos compatriotes de l'Ambassade, qui pensaient avant tout à s'assurer son concours contre l'Angleterre.

Si l'on ajoute à ces déceptions l'excessive rapidité et les fatigues de son voyage, ses accès de fièvre, l'échec de sa tentative d'atteindre la plaine de Troie en débarquant à Smyrne, on comprend que le premier enthousiasme de Chateaubriand se soit changé en un désenchantement que traduisent ses deux lettres écrites de Constantinople le 26 septembre 1806.

A partir du départ de Constantinople cependant Chateaubriand modère son allure; il peut se ménager quelques haltes réparatrices qui lui permettent de se reprendre, de réfléchir et d'apporter quelque ordre dans les sentiments

(1) Le Panthéon. L'Infirmier Marie-Thérèse était 86, rue d'Enfer (aujourd'hui 92, avenue Denfert-Rochereau) et le pavillon habité par les Ch. se trouvait au 84.

(2) Voir A. OUTREY, « Chateaubriand et l'Itinéraire », *Annales du Centre Universitaire Méditerranéen*, t. 5 (1952).

contradictoires que lui avait laissés sa course hâtive à travers la Grèce. Non certes qu'il ait emporté de Terre-Sainte une image plus flatteuse de l'administration turque. Dans les couvents de Jaffa et de Jérusalem, il a recueilli, de la bouche des moines franciscains, les récits ingénus et sans emphase de la brutalité des autorités locales ou été le témoin des exactions effrénées du pacha de Damas. Sous le coup de l'indignation il se met à la rédaction d'un « Journal ». Jusqu'alors il s'était contenté de simples notes de route écrites au crayon sur les lieux mêmes ou, le soir, à l'étape. Désormais il s'agira d'une rédaction ordonnée, déjà conçue dans un but de publication et au cours de laquelle il ne résistera naturellement pas à la tentation de suggérer des rapprochements entre cette tyrannie orientale et la rigueur du régime napoléonien.

Telle est l'origine du Journal de Jérusalem qui fut certainement suivi d'au moins deux autres journaux de voyage aujourd'hui perdus (Grèce-Egypte).

Cependant les premiers extraits de « ses Voyages », que Chateaubriand réunit dès son retour dans les célèbres articles du *Mercure* de juillet et d'août 1807, ne tardèrent pas à lui valoir un dur rappel à l'ordre de l'Empereur. Il fut dès lors obligé d'adoucir le ton et la couleur de son récit et de couler sa première relation, si vivante et primesautière, dans le moule de ces savantes et consciencieuses relations de voyage que Richard Chandler en Angleterre et Choiseul-Gouffier en France avaient mises en honneur à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle; ce qui explique, au moins en partie, la forme hybride qu'a finalement revêtue l'Itinéraire.

#### Cinquante-huitième réunion de travail

La cinquante-huitième réunion de travail s'est tenue chez Mme Anglès, le dimanche 10 mai 1953, à 16 heures, 12, rue Chanoinesse, Paris.

Étaient présents: Mmes Maurice-Amour, la comtesse d'Andlau, H. Baudouin, la baronne de Beauverger, Boiffard, la comtesse de Boishüe, la générale Buat, P. Clarac, la comtesse de Durfort, M.-J. Durry, Gardinier, Lacroix, la duchesse de La Rochefoucauld, la comtesse Le Marois, Roger Lévy, Mabboux, J. de Margerie, D. Mayer, G. Merzbach, Moulinier, la comtesse Jean de Pange, H. Petit, Henry-Rosier, Savigny-Vesco, V. Tapié, Weiss; M<sup>mes</sup> Anglès, Bassan, Frémont, d'Haussonville, O.-M. Keffe, de Saint-Romain; MM. J.-H. Adam, Antoniadi, Robert de Billy, Boiteux, P. Clarac, Dollot, Durry, Dyke-Noël, Helleu, Imbault, Ithier, D<sup>r</sup> Lacroix, R. Langeron, R. Laulan, R. Lebègue, Lebreton-Grandmaison, Le Mée, D<sup>r</sup> Le Savoureux, Lelessier, Roger Lévy, Mabboux, D. Mayer, Outrey, J. Pasquier, Pouthas, Pozzi, P. Rain, Rancœur, G. Roth, Suffel, V. Tapié.

Le Président fait part du décès de plusieurs membres de la Société:

— M. Armand Weil, membre du Comité directeur, ancien élève de l'École Normale Supérieure (même promotion que Louis Gillet et Jérôme Tharaud), disciple, puis collaborateur de Ferdinand Brunot, professeur à Janson-de-Sailly, et qui avait renoncé à sa thèse sur Flaubert pour se consacrer entièrement à Chateaubriand. Ses travaux sur *René*, son édition critique d'*Atala*, de nombreuses publications et conférences, avaient unanimement consacré sa compétence de chateaubriandiste. Il faut souhaiter que l'édition posthume de ses notes et bibliographie d'*Atala* pourra voir le jour.

— M. le marquis de Granges de Surgères, membre de la Société depuis 1930, à qui l'on devait la publication « Une gerbe de lettres inédites de Chateaubriand » (Leclerc, Paris 1911), parmi lesquelles se trouve la fameuse lettre du 5 avril 1790 de « Chateaubriand marchand de bas » (voir Sté Ch., 11<sup>e</sup> séance, du 1<sup>er</sup> juin 1932, bull. n° 5).

— M. Jean Baruzi, professeur au Collège de France, membre de la Société depuis 1948, auteur d'importants ouvrages d'histoire religieuse,

— M. Henri Cambon, ministre plénipotentiaire, membre de la Société depuis 1947.

Annonce les distinctions, dans l'ordre de la Légion d'Honneur :

Officiers :

M. Pommier, professeur au Collège de France; M. Tapié, professeur à la Sorbonne; et la remise d'un prix de l'Académie des Sciences Morales à M. Tapié pour son ouvrage : *La France de Louis XIII et de Richelieu*.

#### ARTICLES RECENTS :

*Henri Guillemin - M. de Chateaubriand, comme vous mentez bien...* (Figaro-Littéraire, 21-11-53).

L'auteur qui, pourtant, à l'occasion des Cérémonies du Centenaire, avait fait à Royaumont, sous les auspices de la Société Chateaubriand, une brillante, émue et émouvante conférence sur le grand écrivain, s'en prend tout à coup à sa sincérité en empruntant à un récent travail de M. Martino (R.H.L., avril-juin 52) sur le voyage en Amérique, l'essentiel de son article. L'apport personnel de M. Guillemin se réduit à l'accent de son article, qui joint à l'âpreté de la querelle partisane, l'allégresse de la danse du scalp. Il y aurait beaucoup à dire sur les imputations de mensonge formulées par l'auteur de cet article. Ne retenons que trois points principaux.

M. Guillemin proteste, à juste titre, contre certaines classes de « spécialistes » qui entretiennent une légende favorable à leur héros en passant sous silence tout ce qui dérange leur affirmations (1). Tout en ne nous sentant

nullement visés par cette flèche, nous répondrons qu'il existe une autre sorte de « spécialistes » : ceux qui se refusent à entendre ce qui vient annuler leurs accusations. Or, depuis 150 ans, une certaine attitude de discrédit systématique attaque la sincérité de Chateaubriand, voyageur en Amérique. Elle ne veut tenir aucun compte des découvertes successives qui ont, peu à peu, authentifié la plus grande partie du récit du voyageur.

Second point : la visite à Washington. C'est un fait non contestable : les derniers documents retrouvés infirment complètement le récit de Ch. Mais, contrairement à ce qu'affirme notre protestataire, les « fidèles » de Ch. n'ont pas feint d'ignorer la lettre dans laquelle Washington déclare n'avoir pas reçu M. de Combourg : M. Levillant cite ladite lettre dans son édition des M.O.T. ; et, par surcroît, la Société Chateaubriand, qui avait mis en bonne place dans une vitrine de l'Exposition à la Bib. Nat. la reproduction du document américain, a pris soin de préciser, au catalogue établi par notre regrettée archivist M<sup>me</sup> Darenberg : « Il est d'ailleurs fort douteux que Ch. ait vu Washington. »

(1) « Curieux, tout de même, ce temps qu'il faut aux vérités acquises pour devenir enfin des vérités admises ! Il y a la paresse de s'informer, tant est plus commode la méthode qui consiste, pour un biographe, à répéter les dires du prédécesseur. S'il fallait encore procéder à des vérifications, quel ennui, quel temps perdu !... Il y a aussi des vérités qui déplaisent et que l'on préfère ignorer... Le voyage de Chateaubriand en Amérique reste un des points litigieux de son destin. Les compilateurs, lorsqu'ils conservent quelques scrupules, risquent un mot sur cette opacité ; plus rapides, et plus dédaigneux des vétilles, ils racontent toutes choses avec assurance. Cependant depuis plus d'un demi-siècle, des pages et des pages ont été écrites, par de patients chercheurs, pour tenter d'y voir clair dans cet épisode obscur... Mais les légendes ont la vie dure et une certaine classe de « spécialistes » déteste ce qui dérange leurs affirmations... » (Guillemin, in article cité.)

Enfin, dernier point. M. Guillemin qui, dans un récent article relatif à la mort de Pauline de Beaumont, avait tenu à faire passer Ch. pour un homme d'argent (!), récidive cette fois-ci. [Curieux homme d'argent qui n'a jamais réussi à faire fortune, contrairement à beaucoup de ses contemporains qui ont occupé les mêmes places que lui; curieux homme d'argent dont les actes de générosité et de désintéressement étaient de notoriété publique.] Aussi, M. Guillemin avance-t-il que Ch., en partant pour l'Amérique, avait des préoccupations fort intéressées. — en l'espèce, participer aux spéculations sur des terres dans la région de l'Ohio, — et que l'idée de la découverte du passage du Nord-Ouest, but avoué de l'expédition, serait fort postérieure au voyage. « Je n'ai pas — écrit M. Guillemin — la preuve physique, noir sur blanc, de ce que j'avance, mais il me paraît bien probable que « l'objectif » de Ch., quand il s'embarqua pour l'Amérique, était d'ordre avant tout temporel : se tirer d'affaire, enfin, gagner de l'argent, beaucoup d'argent... » Malheureusement pour M. Guillemin, nous avons « la preuve physique, noir sur blanc » du contraire. Villemain, en effet, rapporte dans son étude sur *M. de Chateaubriand* (Lévy, 1858), les propos d'un témoin qui avait connu Ch. avant son départ pour l'Amérique. Ce témoin, le chevalier de Panat, raconte : « Dans quelques promenades en tête-à-tête et, une fois, avec Fontanes et Rivarol, à Saint-Cloud, il me parut plein de génie (Ch.) quoique à demi-fou. Il exposait son plan de découverte d'un passage du Nord-Ouest des Etats-Unis d'Amérique... »

Ces exemples suffisent pour juger de la légèreté, de l'incompétence et du parti pris de l'accusateur. Une réfutation plus détaillée de ses allégations fut adressée, en son temps, au *Figaro-Littéraire* qui se déroba en invoquant des raisons peu convaincantes...

— G. de Bertier de Sauvigny - *Quand un policier juge un pair de France - Chateaubriand et Fouché* (La Croix, 15-11-53). A la première esquisse, généralement oubliée, que Ch. donna, dès 1816, dans *La Monarchie selon la Charte*, de la page fameuse des M.O.T. dans laquelle il décrit Talleyrand et Fouché à Saint-Denis, en juillet 1815 (« *Le vice appuyé sur le crime* »), Fouché répondit par une contre-attaque, à peu près ignorée, qui se trouve enfouie dans la correspondance adressée à Metternich par le duc d'Otrante, exilé, et qui est aujourd'hui conservée aux archives d'Etat de Vienne.

M. de Bertier publie la lettre de Fouché à Metternich, en majeure partie inédite (du 26 décembre 1816) : elle montre la première réaction du « policier » aux attaques de Chateaubriand qui furent pour beaucoup dans les efforts entrepris par le duc d'Otrante, en ses dernières années, en vue de plaider sa cause devant la postérité. Selon M. de Bertier, Ch., dans cette lettre, « se trouve payé de sa propre monnaie » et « les coups, pour être moins éclatants, n'en sont pas moins sanglants » :

« ...On est très édifié des sentiments religieux de M. de Château-Briand (*sic*), mais on voudrait qu'il prêchât d'exemple... Je crains que M. de Ch. ne veuille faire que du bruit. Je lui connais une grande ambition : elle remonte à l'origine du gouvernement de Bonaparte... »

« ...Il dit, dans son dernier ouvrage, qu'il m'a observé des antichambres du roi à Saint-Denis. Les temps sont changés ! Il m'observait, du temps de Bonaparte, des antichambres du cardinal Fesch. Il n'est pas très chrétien à M. de Ch. de conserver contre moi de l'humeur d'avoir jugé, alors, qu'il n'avait qu'un faible mérite pour les affaires... »

La lettre s'achève sur d'édifiantes homélies en faveur des lois et bonnes mœurs des Etats, lesquelles feraient oublier le régicide et le mitraillier de Lyon, si Ch. n'avait pas été là, « impitoyable et justicier ».

— M. Levillant - *M<sup>me</sup> de Staël et M<sup>me</sup> Récamier* (La Revue des Deux-Mondes, 1<sup>er</sup> avril 1953). Histoire encore mystérieuse, reconstituée par M. Levillant d'après les archives Lenormant.

— Fernand Letessier - *Souvenirs romantiques de Charles Bocher* (1816-1907) (La Revue Universitaire, 1952). Charles Bocher, militaire et écrivain, auteur d'articles à la « Revue des Deux-Mondes », de *Lettres et récits militaires*, mourut avant la publication complète des *Mémoires* qui sont l'occasion de cet



article. Il connut beaucoup d'hommes illustres au cours de sa longue existence, fréquenta chez M<sup>me</sup> Récamier et approcha Chateaubriand. En octobre 1833, élève à l'institution Laville, sise rue d'Enfer : « Là, raconte-t-il, un simple mur mitoyen nous séparait de la propriété de M<sup>me</sup> de Chateaubriand... nous avions obtenu d'assister à la célébration des offices chez la noble compagne de l'auteur du *Génie du Christianisme*... Après l'office, M<sup>me</sup> de Ch. ne nous laissait pas partir sans nous retenir à déjeuner. Elle mettait le comble de ses attentions en nous servant elle-même. » Quand à Chateaubriand « il affectait la plus entière indifférence à notre présence; il ne nous adressait pas la parole, comme si nous n'eussions pas été là, à sa table. Je me suis trouvé plus tard en sa présence chez M<sup>me</sup> Récamier; jamais je n'ai entendu le son de sa voix. La tête souvent penchée sur son sein, il paraissait absorbé dans des pensées bien étrangères à ce qui se passait autour de lui. Sa belle figure, embellie encore par une longue et abondante chevelure, laissait deviner l'homme de génie, mais combien j'aurais désiré l'entendre parler ! ».

#### REVUE DES AUTOGRAPHES :

— *Chateaubriand* - L.a. à sa femme. Caeterets, 24 juillet 1829 :

« Enfin une lettre de toi... chère petite... Je suis désolé de tous les tracas de l'infirmerie. Je voudrais que tu eusses un peu de mon caractère, tu en prendrais et tu en laisserais à ton aise. Sans doute tu as carte blanche pour tout... Je te quitte pour aller aux bains. Je me soigne comme une Pagode. Reçois bien M. de Vitrolles, tu sais que nous voulons être en paix avec tout le monde... »

— *Chateaubriand* - *Lettre à Gabriel Peignot*, inspecteur de la librairie à Dijon, au sujet de sa brochure *De Buonaparte et des Bourbons*, qui se réimprimait à Dijon sans son autorisation :

« ...Je désire de tout mon cœur que mon ouvrage soit répandu puisqu'il fait du bien, mais je ne suis point du tout dans le cas de négliger mes intérêts. La révolution m'a tout enlevé, j'ai tout refusé de Buonaparte, et je n'ai pour vivre honorablement que le produit de mes ouvrages. » (Cat. Victor Degrange.)

— *Chateaubriand* - L.a.s. - s.l. n.d. :

« ...Vous me jugez trop favorablement, Monsieur. Mon nom mis à la tête de votre éloge de Pascal ne vous serait d'aucune utilité : c'est votre talent qui fera le succès de votre ouvrage. Si le public m'accorde quelque faveur, un parti puissant s'attache à me persécuter, et je vous envelopperais dans des haines dont je suis l'objet... » (Cat. Théodore Tausky.)

— *Chateaubriand* - L.a.s. :

« ...Je vous devais, Monsieur, à votre politesse l'envoi du numéro de la « Revue de Bretagne » où, dans un article plein de talent, vous avez bien voulu vous occuper de mes travaux. L'indifférence complète que j'ai pour moi-même et pour mes ouvrages ne m'empêche pas... d'être infiniment reconnaissant des éloges et des critiques. Les uns sont un témoignage de bonté et d'indulgence, les autres une marque de goût et de savoir; je mérite peu les premiers, les seconds m'éclairent. Magistrat politique ou juge littéraire... la postérité seule prononce la sentence qui permet aux écrivains de passer le Styx. Insouciant du port, je suis désigné d'avance au naufrage. » (Cat. Théodore Tausky.)

\*\*\*

M. Dollot communique une lettre de Ch. en partie inédite, dont l'autographe appartient à M. Maurice Bérard :

Paris, le 29 octobre 1825.

Votre suffrage, Monsieur, m'est infiniment précieux. J'ai dit quelques vérités qu'on n'entendra pas, mais je les ai dites dans l'intérêt de mon pays plus que dans l'intérêt de quelques hommes à qui elles pourraient être profitables.

Quel que soit le sort réservé à la France, je ne me séparerai jamais des trois principes qui font la base de tous mes ouvrages : la religion, la liberté et le trône légitime. Je ne suis point républicain, quoique je voie fort bien que le monde va à la république par l'incapacité des uns et par la supériorité

des autres et quoique mon esprit conçoive parfaitement cette nouvelle espèce de liberté populaire qui nous arrive de force par le perfectionnement de la société, je ne demande pour moi rien à l'avenir; j'ai désormais peu d'années à passer sur la terre et pourvu que j'emporte l'estime des hommes tels que vous, je serai récompensé au delà de ce que je vau.

Recevez, Monsieur, je vous prie, les remerciements sincères de votre dévoué compatriote.

CHATEAUBRIAND.

Cette lettre est adressée à un « compatriote », c'est-à-dire à un breton, peut-être même à un malouin. Ne serait-ce pas *Lamennais*, né comme Chateaubriand, mais quatorze ans plus tard (1783) dans la même rue aux Juifs de Saint-Malo ? *Lamennais* qui, en 1825, est champion de la religion, de la liberté et même du trône légitime.

Quand Chateaubriand écrit cette lettre, il a quitté depuis dix-huit mois le ministère des Affaires étrangères et ils est entré dans l'opposition. Presque quotidiennement il attaque le ministère dans des brochures et des articles de polémique. C'est au sujet d'un article écrit la veille (28 octobre) et intitulé « Des républiques d'Amérique et de France » (voir *Œuvres complètes*, éd. Ste-Beuve, Paris, 1859, VIII, p. 128-131) qu'il a reçu l'approbation de ses compatriotes.

Il y écrit : « ...Il y a loin de notre intention d'entrer en lice avec les chevaliers du ministère. Il y a tantôt une vingtaine d'années que ces champions de l'arbitraire ministériel, depuis Fouché jusqu'aux espions de nos jours, nous insultent pour notre attachement à des principes généraux... Un seul raisonnement mérite néanmoins d'être relevé. Nous sommes républicain parce que nous avertissons la monarchie qu'on la mène à la république !... Nous l'avons cette monarchie représentative, nous l'avons grâce à nos rois légitimes. Gardons précieusement ce don inappréciable de nos dignes souverains; loin de chercher à entraver les institutions qu'ils nous ont octroyées, loin d'en redouter les effets, promulguons les lois qui doivent en compléter l'édifice. Que cet édifice, nous l'avons déjà dit, ait la religion à sa base, la couronne à son sommet et la liberté entre la religion et la couronne. »

M. Pierre Clarac. — La lettre à laquelle répond le billet inédit peut, en effet, avoir été provoquée par l'article du 28 octobre sur les républiques américaines; mais le délai semble un peu court, et je penserais plutôt à l'article du 24, qui est une vraie profession de foi : attaché à la monarchie légitime et constitutionnelle, par fidélité et par raison, Chateaubriand y déclare n'avoir, pour sa part, rien à craindre de la république : « Un Etat républicain nous traiterait-il plus mal que ne nous a traité la monarchie ? »

C'est peut-être même cette dernière phrase qui a ému le correspondant inconnu, d'où cette mise au point dans le billet que M. Dollot a eu la bonne fortune de retrouver : « je ne demande pour moi rien à l'avenir ».

Cet avenir, Chateaubriand n'en saurait douter, c'est la république. Nous retrouvons ici un écho des thèses qui lui sont familières. En politique, il est le contraire d'un doctrinaire comme Bonald, ou d'un théocrate comme Lamennais (à qui il paraît difficile de croire que le billet soit adressé).

Tout change dans le monde : nul régime en soi n'est préférable aux autres; le meilleur est celui qui s'adapte le mieux aux conditions particulières de chaque siècle et de chaque pays. La monarchie légitime tempérée par la Charte répond aux besoins d'un moment. Ce qui est grave, c'est qu'elle risque de disparaître avant l'heure par « l'incapacité des uns » et « la supériorité des autres » (entendez : l'aveuglement des monarchistes et le talent des jeunes républicains).

La sagesse est donc, non de revenir en arrière ni de brûler les étapes, mais de ménager les transitions nécessaires. Cela, Chateaubriand l'a toujours dit, à travers les apparentes fluctuations de sa politique. Il le dit en 1825. Il le disait déjà au temps où il faisait figure d'*ultra* dans la dernière livraison du *Conservateur* :

« En matière de gouvernement, les vérités sont relatives et non pas absolues... Prenons garde de trop attaquer par nos frayeurs ce gouvernement représentatif qui, sans doute, a ses inconvénients comme tous les autres, mais qui est la transaction naturelle entre les anciennes idées et les idées nouvelles, le point d'arrêt entre la monarchie et la république. »

\*\*\*

M. Fernand Letessier étudie les lettres de Chateaubriand conservées à la Bibliothèque municipale d'Angers, (*Manuscrits*, 618) parmi les papiers de François Grille (1782-1853) qui fut longtemps conservateur de celle-ci et polygraphe invétéré, entretint des relations épistolaires avec nombre de ses contemporains illustres.

Parmi les neuf lettres que contient le dossier Grille-Chateaubriand, quatre étaient jusqu'à ce jour inédites. Voici une description sommaire de l'ensemble :

1) 19 juillet 1810. Publié sans nom de destinataire dans la *Correspondance Générale*, I, 249. Elle fut adressée, d'après Grille (*Lettre à Etienne Vieusseux*, Angers, 1847) au comte de Montalivet, ministre impérial de l'Intérieur, et concerne l'affaire des Prix décennaux.

2) Inédite. Paris, 22 septembre 1838.

— Vous m'avez fait trop d'honneur, Monsieur, en me dédiant votre article sur la Pologne. J'avais réclamé la liberté de cet infortuné pays lors que je pouvais quelque chose pour la patrie de Sobieski. Aujourd'hui, je n'ai à lui offrir que des vœux. Sans mériter vos éloges, l'estime que vous voulez bien me témoigner me touche infiniment. Agréez, je vous prie, Monsieur, mes remerciements les plus sincères et l'assurance de ma considération très distinguée.

CHATEAUBRIAND.

3) Paris, 10 juillet 1839. Antérieurement publiée par L. Thomas dans la *Nouvelle Revue* du 15 février 1914, p. 434-438, et, comme toutes celles qui suivent, adressée à Grille.

4) Paris, 27 décembre 1841. Parue dans la *Nouvelle Revue*.

5) Paris, 28 juin 1842. Parue dans la *Nouvelle Revue*.

6) Inédite. Paris, 20 août 1842.

Si vous avez jamais le tems de jeter les yeux sur le Dictionnaire de Moreri, sur les historiens de la Bretagne d'Argentré, Don (*sic*) Lobineau, D. Maurice, etc., vous y verrez que la famille des Chateaubriand se partagea en trois branches, les barons de Chateaubriand, les seigneurs du Lion d'Angers, les sires de Beaufort demeurés en Bretagne et qui vinrent aboutir aux Chateaubriand de la Guérande, dont ma famille particulière descend. Il y a donc, vous le voyez, Monsieur, une branche angevine des Chateaubriand qui fournit des gouverneurs du Poitou. On trouvait avant la Révolution, dans l'église de Saint-Germain-de-Prinçay dans la Vendée, l'épithaphe de Philippe de Chateaubriand, comte des Roches-Baritoux. Dans la branche aînée des barons de Chateaubriand, le prénom dominant était Geoffroy. Dans la branche bretonne des Chateaubriand de Beaufort, nous nous appelons presque tous René. Lorsque je montai dans les carrosses (*sic*) du Roi en 1787, toutes les preuves nécessaires alors furent faites par Chérin et mon frère à sa présentation qui suivit la mienne les reproduisit à son tour.

Je suis charmé, Monsieur, qu'un René de Chateaubriand ait voyagé en Terre Sainte avant moi et surtout que son itinéraire valût mieux que le mien; venu trop tard, je ne suis plus du tems de la naïveté et du génie. Quant au nom, je ne vous en ai parlé que parce que vous désiriez quelques éclaircissements. Du reste je n'y attache aucune importance; enfant de mon siècle, je pense qu'un homme ne vaut que ce qu'il vaut par lui-même: que je vienne de qui l'on voudra, peu m'importe.

En arrivant des eaux de Nérès, et encore malade, j'ai été obligé de dicter cette lettre à mon secrétaire, un rhumatisme à la main droite m'empêchant de tenir la plume: vous voudrez bien m'excuser. Vous me faites beaucoup trop d'honneur en revendiquant mon nom pour votre patrie; je suis bien loin de me flatter qu'il appartienne jamais à la France. Agréez, je vous prie, Monsieur, avec mes remerciements sincères, l'assurance de ma considération très distinguée.

CHATEAUBRIAND.

A Monsieur  
Monsieur Malvoisine (1)  
rue Courte, à Angers.

7) Inédite. Paris, 30 novembre 1842.

Je touche au terme de ma vie, Monsieur, je suis malade, chargé d'années et je ne m'occupe plus de rien. Après moi, je vivrai ou ne vivrai pas, peu m'importe, pourvu que je meure chrétien et que Dieu me reçoive dans sa miséricorde.

Agréz, Monsieur, je vous prie, avec tous mes regrets, l'assurance de ma considération très distinguée.

CHATEAUBRIAND.

Monsieur  
Monsieur F. Grille  
à Angers.

8) Inédite. Paris, 9 juin 1844.

Il n'y a rien, Monsieur, de ce que vous avez vu dans mon *Rancé*. Peut-être s'y trouve-t-il quelques plaintes: à mon âge, on se plaint toujours. J'ai lu votre *Jeune romantique* et vos *Lettres inédites de Madame de Longueville*. Vous savez mettre à profit votre imagination et l'histoire. Je m'en vais, Monsieur, et je vous prie d'agréer les compliments sincères et les remerciements d'un vieil homme.

CHATEAUBRIAND.

A Monsieur  
Monsieur Malvoisine  
à Angers, rue Courte  
Maine-et-Loire.

9) Paris, 17 juillet 1844. Parue dans la *Nouvelle Revue*, comme les lettres 3, 4 et 5.

Le commentaire dont M. Letessier a accompagné ces diverses épîtres et un curieux jugement formulé sur Chateaubriand par F. Grille dans sa *Lettre à Etienne Vieusseux* paraîtront dans la *Revue d'histoire Littéraire de la France*.

(1) Grille signait parfois Malvoisine.

M. Letessier a également retrouvé à Angers un très bref billet inédit de Chateaubriand au sculpteur David (*Manuscrits David*, n° 76) :

Paris, 14 août 1834.

Votre bonté pour moi, Monsieur, est toujours la même. Je vais aller avec une réelle reconnaissance admirer votre nouveau chef-d'œuvre.

CHATEAUBRIAND.

Ce nouveau chef-d'œuvre, c'était la *Jeune grecque*, monument destiné à la tombe du patriote Marco Botzaris et qui fut exposé durant quelques jours au mois d'août 1834 à la galerie Colbert, rue Vivienne, à Paris.



M<sup>me</sup> la comtesse de Durfort et M. Victor Taplé communiquent une correspondance inédite de Chateaubriand avec Augustin Thierry qui, devant être complétée à une prochaine réunion, sera publiée en temps voulu.

